

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SABAM pour cette pièce). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Le Proscenium

Champagne, s'il vous plaît !

**Comédie en deux actes
de
Charles Istace**

*4 hommes et 6 femmes
Autre configuration en page 2*

Durée de la pièce : 1 heure 40 minutes

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

Champagne, s'il vous plaît !

L'histoire

Une femme surprise par une heureuse nouvelle annoncée le jour de son anniversaire. Une voisine qui tombe sous le charme d'un bel ouvrier transalpin; son mari qui ne voit rien à l'idylle qui se trame. Une servante haute en couleur fort portée sur le champagne. Un secret de famille qui refait surface. Tout est en place pour un vaudeville savoureux et pétillant !

Les personnages

L'histoire met en scène deux familles voisines au caractère opposé : les Lajoie, gais et volubiles et les Laguigne, taiseux et taciturnes.

Les membres de la famille Lajoie :

- VINCENT : 54 ans. Bourgeois ayant fait fortune dans les sites de vente en ligne sur Internet. Grand amateur de champagne devant l'éternel.
- ALICE : 49 ans. Epouse de Vincent. Personne joviale qui communique sa bonne humeur à toute la famille.
- ANTONINE : 74 ans. Mère de Vincent. Toujours dynamique et l'esprit vif.
- FLORIAN : entre 20 et 25 ans. Fils de Vincent et d'Alice à l'attitude « cool », le plus souvent le nez plongé dans son smartphone.

Les membres de la famille Laguigne :

- ROBERT : la cinquantaine. Ami de Vincent depuis son plus jeune âge mais bien plus effacé que lui.
- MONIQUE : entre 40 et 50 ans. Epouse de Robert. Candide et assez émotive.
- PIERRE : environ 75 ans. Père de Robert. D'un tempérament assez morose, comme tous les membres de sa famille.

Les autres personnages :

- MARION : pas d'âge spécifique. Servante de la maison, consciencieuse mais assez naïve. Partage avec son patron un goût immodéré pour le champagne.
- LE DOCTEUR* : pas d'âge spécifique. Amie d'Alice.
- JANE : entre 20 et 30 ans. Jeune fille au pair venue d'Australie qui parle le français avec un accent délicieux. Très déléguée, elle n'hésite pas à séduire Florian sans retenue.

*** Le rôle du docteur peut revenir à un homme, de sorte que la pièce peut se jouer avec 5 hommes/5 femmes.**

Champagne, s'il vous plaît !

Le décor

Le salon classique d'une maison bourgeoise qui doit contenir au minimum un canapé, des fauteuils, une table basse et un dressoir.

Au fond, une ouverture donne sur un vestibule qui dessert l'entrée principale de l'habitation ainsi que des pièces attenantes (non visibles du public). À gauche de la scène, une porte ouvre l'accès à la cuisine. Du même côté, un escalier avec un palier communique avec les chambres. À droite, une porte vitrée mène à une terrasse et à un jardin.

ACTE 1

A l'ouverture du rideau, le champagne a été servi. Les deux familles réunies entonnent un chant de circonstance en l'honneur de la maîtresse de maison. Les Lajoie chantent gaiement tandis que les Laguigne se contentent de chantonner tout en gardant un visage impassible.

TOUT LE MONDE SAUF ALICE, *reprenant en chœur.* – « Joyeux anniversaire. Joyeux anniversaire. Joyeux anniversaire, Alice. Joyeux anniversaire. »

VINCENT, *levant sa coupe.* – Aux quarante-neuf printemps de ma bien-aimée.

Tout le monde porte la coupe à ses lèvres. La servante suit la conversation de loin, à proximité du dressoir où elle achève discrètement la bouteille de champagne. Florian, quant à lui, reste la plupart du temps absorbé par son smartphone.

ANTONINE, *enjouée.* – L'entrée dans la cinquantaine marque un cap important dans une vie.

ALICE, *prenant un air faussement affecté.* – Ne me sapez pas le moral. En vous écoutant, je me sens déjà quinquagénaire.

ANTONINE. – Et alors, il n'y a aucun mal à cela.

Durant la discussion, les Lajoie se montrent en permanence volubiles et enjoués tandis que les Laguigne gardent un air morose qui s'efface par moments pour laisser place à un timide sourire.

PIERRE, *à Alice.* – Ta belle-mère a raison, Alice. À cinquante ans, on reste jeune. N'est-ce pas, Robert ?

ROBERT, *relativisant.* – Enfin, disons moyennement jeune.

FLORIAN, *levant les yeux de son smartphone.* – Ça dépend de quel point de vue on se place.

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE. – Evidemment, pour vous les jeunes, nous sommes tous des croulants.

VINCENT. – Comme dit le proverbe : « Une femme a l'âge qu'elle paraît aux yeux de l'homme qui prend plaisir à la regarder. »

MONIQUE. – Voilà qui est joliment tourné !

ALICE. – Oui, mais ça n'enlève pas pour autant des années aux années.

VINCENT. – La vie ne se réduit pas à un nombre. Qu'est-ce que ce sera quand tu auras soixante ans !

ALICE, *prenant un air faussement sévère*. – Dis-moi, Vincent !

VINCENT. – Oui, Alice.

ALICE. – Après toutes ces années de mariage, prends-tu encore plaisir à me regarder ?

VINCENT, *sentant le piège*. – Hein, comment ?

FLORIAN. – M'man te demande si tu prends-tu encore ton pied en la zieutant ?

VINCENT, *sur le ton de la flatterie*. – Evidemment. Il n'y a pas un jour ou je ne t'admire, ma biche.

ANTONINE. – Quel beau compliment !

FLORIAN, *à part*. – Trop beau pour être vrai !

ALICE, *jubilant à l'avance du trouble qu'elle induit*. – Dans ce cas, quel âge me donnes-tu ?

VINCENT, *surpris par la question*. – Quel âge, je te donne ?

ALICE. – Oui. Tu le dis toi-même, une femme a l'âge qu'elle paraît aux yeux de l'homme qui prend plaisir à la regarder. Donc, quel âge me donnes-tu ?

VINCENT, *jetant un regard à sa mère comme s'il implorait son aide*. – Euh !

ANTONINE. – Tu as fait le malin avec ta citation, maintenant, débrouille-toi.

VINCENT, *répondant à sa femme*. – Je ne sais pas moi. Une année de plus que l'an dernier.

ALICE, *lâchant un clin d'œil complice aux convives*. – N'essaye pas de t'en tirer par une pirouette.

ROBERT, *en aparté à Vincent*. – Fais gaffe. Si tu la rajeunis trop, tu passeras pour un flatteur.

VINCENT. – Et si je tape trop haut, elle se vexera.

ROBERT. – Dans tous les cas de figure, t'es coincé.

VINCENT, *il lève son verre*. – Si on buvait un coup, là-dessus !

ALICE, *sur le ton de l'humour*. – Monsieur esquive avec son champagne. Je le reconnais bien là.

Champagne, s'il vous plaît !

Tous les Lajoie rigolent.

FLORIAN, *sans lever les yeux de son smartphone.* – M'man !

ALICE. – Oui, Florian ?

FLORIAN. – Valérie t'envoie un Tweet.

ALICE. – C'est fort gentil à elle. (*Précisant pour les voisins.*) Valérie est une nièce qui chatte avec Florian sur les réseaux sociaux.

FLORIAN. – Elle te souhaite un heureux anniversaire et t'écrit : « Longue vie à tatie Alice. »

ALICE, *se donnant un air dépité.* – Aïe ! « Longue vie à tatie Alice ». On ne peut trouver phrase plus désespérante !

VINCENT. – Pourquoi donc ?

ALICE. – Parce qu'elle insinue que je suis sur le versant de l'âge.

VINCENT. – Quelle idée ! Au contraire, tu es dans la fleur de l'âge.

ANTONINE. – Pourquoi les femmes se sentent-elles vieillir plus vite que les hommes alors qu'elles vivent plus longtemps ?

VINCENT. – Un mystère féminin de plus... (*Il lève son verre.*) Allons ! Buvons au bon moral de ma chère et tendre.

Vincent porte sa coupe aux lèvres, suivi en cela par toute l'assemblée. Pendant ce temps, la servante reste à l'écart et achève la bouteille sans se faire remarquer.

FLORIAN, *qui lève les yeux de son smartphone.* – Rassure-toi, m'man ! Valérie est loin de te prendre pour une gâteuse.

ANTONINE. – Les gâteaux, ici, c'est nous. Hein, Pierre ?

PIERRE. – J'en ai bien peur, Antonine.

VINCENT. – Dites, vous n'avez rien de plus rigolo à partager ?

ALICE, *sur un ton enthousiaste.* – En tout cas, cela fait chaud au cœur de nous voir tous réunis : mon mari, mon fils, ma belle-mère et nos chers voisins.

MONIQUE, *le visage toujours impassible.* – Nous aussi, nous sommes contents de te fêter, Alice.

ALICE. – Merci, Monique.

VINCENT, *appelant la servante.* – Marion, remplissez les verres, je vous prie. (*La servante s'avance et retourne la bouteille en plaçant le goulot vers le bas d'un air désolé.*) La bouteille est vide, déjà ? Allez-en chercher une autre, et bien frappée.

Champagne, s'il vous plaît !

La servante part à la cuisine.

ALICE. – J'ai un mari très à cheval sur la température du champagne.

VINCENT. – Dans la vie, il y a trois choses que je ne supporte pas : le café brûlant, le champagne tiède...

FLORIAN, *interrompant son père en levant à peine les yeux de son smartphone.* – ... Et les femmes froides ! Tu le répètes à chaque fois, p'pa

VINCENT, *toujours souriant.* – Dis tout de suite que je radote.

CHARLOTTE. – Un peu, oui !

La servante titube en revenant de la cuisine. Elle apporte une nouvelle bouteille de champagne à Vincent.

VINCENT. – Merci, Marion... Attention, ça va sauter... ça va sauter ! (*Le bouchon saute. Les Lajoie s'esclaffent*) Ah, ce bruit. Je ne m'en lasse pas... Vos coupes, vite !... Le bouchon saute, l'esprit pétille !...

Vincent effectue le service en commençant par Robert.

ROBERT. – Fameux, ce champagne.

VINCENT. – Ah ça, on ne sert que du bon chez les Lajoie. (*Il s'apprête à remplir le verre d'Alice.*) Pour ma bien-aimée.

ALICE, *couvrant sa coupe de sa main.* – Non, merci.

VINCENT, *surpris.* – Voilà autre chose, maintenant.

ALICE. – Aujourd'hui, le champagne ne me dit rien.

VINCENT. – Tiens ! C'est bien la première fois.

ANTONINE, *à Vincent.* – Depuis quelques jours, tu sais bien qu'elle n'est pas dans son assiette.

VINCENT. – Justement, rien de tel que les bulles pour se remettre. Enfin, tant pis... À toi, Monique.

MONIQUE, *couvrant, elle aussi, sa coupe de sa main.* – Pour moi non plus, merci.

VINCENT. – Vous vous êtes toutes deux donné le mot, ma parole !

ANTONINE, *à Monique.* – Je te sens désenchantée. Quelque chose ne va pas ?

MONIQUE, *dont le visage n'épouse pas les paroles.* – Non, non. Tout va bien.

ANTONINE. – En es-tu sûre ?

Champagne, s'il vous plaît !

MONIQUE. – Ne vous tracassez pas pour moi.

Vincent se sert en dernier puis rend la bouteille encore à demi-remplie à la servante. Celle-ci l'emporte ensuite jusqu'au dressoir où elle l'achève discrètement en buvant coupe sur coupe.

VINCENT, *levant sa coupe avant de boire.* – Allons, buvons !

Antonine, Florian, Pierre et Robert imitent Vincent.

FLORIAN, *éteignant son smartphone.* – Si on passait à la remise des cadeaux ?

ANTONINE. – Excellente idée, Florian.

VINCENT. – Honneur au plus jeune.

FLORIAN, *offrant un paquet-cadeau.* – Pour toi, m'man !

ALICE, *qui claque un baiser sur la joue de son fils avant de tâter le paquet.* – Merci, mon grand... C'est tout mou... Laisse-moi deviner... (*Elle dévisage son fils pour voir à sa réaction si elle est dans le bon.*)... Un foulard ?... Une nappe ?... Un bonnet ?

FLORIAN. – T'as tout faux.

Alice extrait du paquet une paire de chaussettes épaisses aux couleurs chatoyantes

ALICE. – Oh !... Des chaussettes !

VINCENT. – Bravo ! Cette année, tu t'es surpassé, Florian !

ROBERT. – Très original comme cadeau, en effet.

FLORIAN. – Ce sont des chaussettes high-tech thermo-chauffantes.

ANTONINE. – Voyez-vous cela !

ALICE, *tendrement.* – Voilà au moins un fils qui prend soin des petons de sa maman. Comment ça marche ?

FLORIAN. – C'est simple. On les met à chauffer. Ensuite un capteur thermique intégré fait sonner un smartphone connecté quand la température programmée est atteinte.

ALICE. – Rien que ça ! Et on les chauffe comment ?

FLORIAN. – En les mettant au four à micro-ondes, tout simplement.

VINCENT, *à Alice.* – Quelle question ! Pas en les plongeant au bain-marie, réfléchis un peu.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Ben, je ne sais pas moi... Ah ! Le mode d'emploi. (*Elle lit.*) Il est indiqué en grand : « *Chaussettes parfaitement adaptées aux personnes vieillissantes qui ont des problèmes circulatoires.* » ... Décidément, tout me rappelle que je suis sur le versant de l'âge.

Les Lajoie rient tous de bon cœur.

ANTONINE, à Pierre. – Des chaussettes connectées à un smartphone. Ça va faire fureur dans les Ehpad !

PIERRE. – Tu l'as dit, Antonine.

CHARLOTTE. – À toi, p'pa.

Pendant que Vincent offre son cadeau, la servante continue de se faire oublier près du dressoir. Elle achève la nouvelle bouteille de champagne et devient légèrement pompette.

VINCENT, *offrant son cadeau avec un sourire qui trahit une certaine appréhension.* – Voilà pour toi, ma chérie. J'espère que ça te plaira.

ALICE, *surprise en déballant le cadeau.* – Ouah ! Si je m'attendais !

Alice exhibe une nuisette en soie plutôt sexy.

CHARLOTTE, *marquant son étonnement en souriant.* – Papa !

VINCENT. – Ben quoi ?

ROBERT, *admiratif.* – Ouah ! Une nuisette !

MONIQUE, *non moins admirative.* – Elle est ravissante. J'aimerais beaucoup que Robert m'en offre une pareille.

ROBERT. – Qu'en ferais-tu ? Tu ne jures que par les pyjamas en pilou.

MONIQUE. – Uniquement pendant l'hiver, Robert.

VINCENT, *à sa femme, comme s'il trépignait d'impatience.* – Alors, quand comptes-tu l'essayer, ma chérie ?

ALICE. – Je n'en sais rien. Pas maintenant, en tout cas.

FLORIAN, *sur un ton moqueur.* – Pourquoi, t'es pressé, p'pa ?

VINCENT. – Alice, je te demande une chose : (*Il brandit les chaussettes high-tech.*) Ne mets jamais, au grand jamais, ta nuisette avec ces horreurs aux pieds...

ALICE. – Ce serait une insulte à l'élégance, je te l'accorde.

VINCENT, *ironiquement.* – Ce serait surtout une cause irrémédiable de divorce.

Champagne, s'il vous plaît !

Les Lajoie rigolent tandis que, fidèles à leur habitude, les Laguigne se contentent de sourire.

ALICE, *taquinant son mari*. – J'y pense, ne suis-je pas trop vieille pour porter un tel déshabillé ?

VINCENT. – Voyons, il n'y a pas d'âge pour cela.

ANTONINE. – Ah, si. Je vous assure que si !

FLORIAN. – À t'entendre, p'pa, tu espères profiter de ce cadeau autant que maman.

ALICE, *ironiquement*. – Tu as tout compris, Florian.

Les Lajoie rigolent à gorge déployée.

FLORIAN. – À ton tour, mamie.

Alice reçoit un livre d'Antonine.

ALICE, *souriante*. – Chouette, de la lecture... Tiens donc ! (*Perdant son sourire en lisant le titre.*)
« *Comment bien vivre sa ménopause.* » (*Sur le ton de l'humour.*) Voilà un livre qui tombe à pic.

ANTONINE. – Il te passionnera, tu verras.

ALICE, *ironiquement*. – Je n'en doute pas, belle-maman. (*Elle ouvre la première page.*) Ah, voyons l'introduction... « *La femme ménopausée doit en toute circonstance s'efforcer de voir les choses de manière positive* »... Ben voyons ! (*Elle lit de nouveau.*) « *Par exemple, au lieu de se désoler de grossir, elle se rassurera en se disant que c'est son corps qui prend de l'expansion pour pouvoir contenir toute la sagesse accumulée au fil des ans.* » (*Ironiquement.*) Comme c'est bien écrit.

ANTONINE, *qui ne perçoit pas le ton sarcastique d'Alice*. – N'est-ce pas !

ALICE. – Le problème, c'est que ça ne fait pas diminuer le poids qui s'affiche sur la balance.

VINCENT. – Toujours cette manie des chiffres.

ANTONINE. – N'oublie jamais, pour garder bon moral, une femme doit impérativement balancer sa balance.

ALICE. – Merci pour ce livre, belle-maman.

Les Lajoie rigolent. Monique offre son cadeau.

MONIQUE, *timidement*. – De la part de nous trois, Alice.

ALICE. – Ah ! Le cadeau de la famille Laguigne ! (*Tâtant le paquet.*) Laissez-moi deviner. C'est long et dur. J'ai beau tâter, je ne vois pas ce que c'est. Une bouteille, peut-être ?

MONIQUE. – Pas du tout.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE, *déballant son cadeau.* – Oooh ! Une bougie ! (*Forçant un peu le compliment.*) Voilà qui est inattendu.

VINCENT, *un rien moqueur.* – Vous avez fait des folies.

ALICE, *lisant l'inscription figurant sur la bougie.* – « Tes voisins qui ne t'oublient pas. » (*Qui en rajoute dans les fausses louanges.*) Quelle délicieuse attention.

Les Lajoie rient sous cape.

FLORIAN, *en aparté à son père.* – Faut être loufdingue pour offrir une bougie comme cadeau.

VINCENT, *donnant une légère bourrade à son fils.* – Florian, voyons.

ROBERT. – On l'a achetée dans un magasin pendant notre excursion à Lisieux.

MONIQUE. – Nous avons beaucoup hésité sur la couleur.

ROBERT. – Et sur ce qu'on allait faire graver dessus.

Les Lajoie continuent à rire sous cape.

PIERRE. – On a pensé à : « Bon anniversaire. » Mais cela nous paraissait trop banal.

Alice donne la bougie à Vincent.

ROBERT. – Le client qui nous précédait a fait graver : « *À mon épouse adorée. Ton mari qui ne t'oubliera jamais.* » On a eu la même idée pour toi.

ANTONINE. – À mon épouse adorée ! Dites-donc, sa femme a dû apprécier.

MONIQUE. – Sûrement pas. Elle venait de mourir.

ROBERT. – C'était pour la mortuaire.

ANTONINE. – Mince alors !

Le visage des Lajoie se fige un court instant.

VINCENT, *cherchant à détendre l'atmosphère.* – Si on buvait un coup, là-dessus. (*En dehors d'Alice et Monique, tout le monde continue de faire honneur au champagne. Vincent est embarrassé par la bougie.*) Marion ! (*La servante s'avance en titubant.*) Emportez cette bougie, s'il vous plaît. Prenez soin de ne pas la laisser tomber, elle est délicate (*La servante s'approche de son patron pour prendre la bougie. Celui-ci hume son haleine.*) Approchez-vous... Approchez-vous encore. (*La servante approche son visage de celui de Vincent.*) Vous avez bu, ma parole !

LA SERVANTE, *bafouillant tout en hoquetant.* – Hic !... J'ai seulement goûté, Monsieur.

VINCENT, *fronçant les sourcils pour la forme.* – Redites-moi ça !

Champagne, s'il vous plaît !

LA SERVANTE, *décomposant les mots pour maîtriser son bafouillage.* – J'ai seulement goûté ; Hic !... Monsieur.

ALICE. – Laisse notre servante en paix, Vincent. Vous avez bien fait de boire à ma santé, Marion.

La servante emporte la bougie à la cuisine en la tenant bien droite, comme si elle participait à une procession. Soudain, un bruit sourd de marteau-piqueur se fait entendre. Monique sursaute.

ROBERT. – Ce sont vos travaux ?

VINCENT. – Ça y va sec, hein ? On abat le mur de soutènement avant de couler la dalle.

ALICE. – L'année prochaine, nous fêterons les anniversaires dans notre nouvelle véranda.

Les Lajoie se montrent enthousiastes. Le marteau-piqueur se fait de nouveau entendre. Monique sursaute une seconde fois.

VINCENT. – Je te trouve bien nerveuse, Monique.

MONIQUE, *donnant le change.* – Moi ? Non, pourquoi ?

VINCENT. – Je ne sais pas, une impression.

PIERRE. – Etes-vous satisfaits de l'évolution du chantier ?

VINCENT. – Absolument. N'est-ce pas, Alice ?

ALICE. – Les ouvriers font un boulot remarquable.

VINCENT. – Surtout l'Italien qui manie le marteau-piqueur.

Nouveau bruit de marteau-piqueur.

ALICE. – Oui, Ricardo. C'est justement lui qu'on entend en ce moment.

FLORIAN, *levant les yeux de son portable.* – Jamais vu un gars aussi balèze.

Monique ventile son visage en signe de nervosité.

VINCENT. – Florian a raison, une vraie force de la nature. Cela vous dirait de le voir à l'œuvre ?

ROBERT. – Pourquoi pas. Tu viens, chérie ?

MONIQUE. – Non. Vas-y, toi, si tu veux.

VINCENT, *prenant Monique par le bras.* – Accompagne-nous pour te changer les idées.

Monique se laisse entraîner, de sorte que les deux couples quittent la pièce par la porte vitrée. Florian, quant à lui, prend l'escalier pour aller dans sa chambre.

ANTONINE. – Ça fait du bien de nous retrouver ensemble. N'est-ce pas, Pierre ?

Champagne, s'il vous plaît !

PIERRE, *toujours le visage impassible*. – Oui. C'est si rare.

ANTONINE. – Je trouve que ta belle-fille a les traits tirés, ces temps-ci.

PIERRE. – Oui. Elle est comme ça depuis le début de vos travaux.

ANTONINE. – Allons bon ! Serait-ce le bruit qui la dérange ? Tu devrais lui demander.

PIERRE. – Je ne suis pas certain qu'elle me répondrait. Tu sais bien qu'on n'est guère loquace dans la famille.

ANTONINE. – Ah ça, il n'y a pas plus taiseux qu'un Laguigne.

PIERRE. – Avant de connaître Robert, elle était plus exubérante, mais après le mariage, elle est devenue comme nous.

ANTONINE. – Vous lui avez communiqué votre sinistrose, en somme. (*Pierre réagit en bougonnant.*) Je blague, ne fais pas cette tête ! Dans mon jeune temps, c'est précisément ton caractère réservé qui m'attirait. Je trouvais cela apaisant. Te souviens-tu de nos petits rendez-vous secrets ?

PIERRE, *nostalgique*. – Si je m'en souviens ! On se bécotait dans un champ de coquelicots, derrière le château d'eau.

ANTONINE. – C'est déjà loin, tout ça.

PIERRE. – Cinquante-cinq ans exactement. Je me rappelle que l'herbe était bien tendre.

ANTONINE. – Seulement l'herbe ?

PIERRE. – Oui. Enfin, toi aussi, bien sûr.

ANTONINE. – Ah, quand même !... Te souviens-tu le lendemain, quand tu m'as fait ta demande en mariage ?

PIERRE. – Bien sûr. C'était pendant mon service militaire.

ANTONINE. – Je te vois encore, mettre un genou à terre, habillé en soldat.

PIERRE. – Tu m'as dit « oui » tout de suite.

ANTONINE, *souriant tendrement à Pierre*. – Sans la moindre hésitation. À l'époque, je ne voyais mon avenir qu'avec toi.

PIERRE. – Tout a basculé le jour où nous avons parlé mariage à nos parents respectifs.

ANTONINE. – J'entends encore ma mère me lancer : « Epouser le fils Laguigne ? Il n'en est pas question. Cette famille est triste à mourir, elle t'attirera la poisse. »

PIERRE. – Mes parents non plus ne voulaient pas de ce mariage mais pour les raisons inverses. Ils disaient : « Epouser la fille Lajoie ? Quelle idée saugrenue. Ces gens sont complètement toqués. Ils

Champagne, s'il vous plaît !

s'amuse de tout et de rien et ne pensent qu'à boire du champagne.» De toute façon, ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient. J'étais prêt à aller contre leur avis.

ANTONINE. – Pas moi. A l'époque, mon âge ne m'autorisait pas à me passer du consentement parental.

PIERRE. – Quand j'ai reçu ta lettre de rupture à la caserne, j'ai tapé mon béret à terre sous le coup de la déception.

ANTONINE. – Après ça, nous nous sommes mariés chacun de notre côté.

Pierre se rapproche d'elle.

PIERRE. – Et maintenant, nous voilà tous les deux veufs !

ANTONINE, *songeuse*. – Ainsi va la vie.

PIERRE, *timidement*. – Antonine, je profite que nous soyons seuls pour... Voilà... Je voudrais te dire...

ANTONINE. – Pierre, je te connais. Quand tu parles ainsi, c'est que quelque chose te travaille.

PIERRE. – Dans ta lettre, tu mettais un terme à notre relation mais tu ne disais pas « non » au mariage.

Pierre se lève et se raidit comme pour annoncer une nouvelle importante.

ANTONINE. – Qu'est-ce que tu racontes ? C'était implicite, bien sûr.

PIERRE, *inclinant légèrement le buste et parlant sur un ton qui se veut solennel*. – Antonine, maintenant que plus personne n'est là pour s'opposer à nous, j'aimerais (*Pierre tente de plier sa jambe en s'aidant de sa main mais il est trop raide pour y parvenir.*) Ou plutôt, je voudrais...

ANTONINE. – Tu voudrais quoi ?

PIERRE. – Mettre un genou à terre mais j'ai peur de ne pas pouvoir me relever.

ANTONINE. – Oh, toi, je te vois venir... Reste debout, ça vaudra mieux.

PIERRE, *renonçant à mettre un genou à terre*. – Tu as raison. Au diable les usages. (*Reprenant son air solennel.*) Voilà, Antonine, j'ai l'honneur de te demander ou plutôt te redemander ta main. (*Antonine se met à rire.*) Tu trouves ça comique ?

ANTONINE, *un sourire en coin*. – Il y a cinquante-cinq ans, tu avais autrement fière allure, en uniforme militaire.

PIERRE. – C'était un autre temps, Antonine... Alors, c'est oui ?

ANTONINE. – Restons sérieux, Pierre. Le mariage n'est plus d'actualité pour nous. A nos âges, on va à l'église pour être enterré pas pour se marier. Et puis que diraient mon Vincent et ton Robert ?

Champagne, s'il vous plaît !

PIERRE. – On s'en fout de ce que pensent les autres. Et puis toute la famille connaît notre idylle de jeunesse.

ANTONINE. – C'est vrai, nous ne leur avons jamais rien caché.

PIERRE. – Alors, c'est oui ?

ANTONINE, *marquant un temps d'arrêt avant de répondre*. – Tu me demandes un engagement pour la vie. Ce n'est pas rien.

PIERRE, *ricanant*. – La vie ? Pour ce qui nous reste à tirer, elle ne sera pas bien longue ! (*Impatient de connaître la réponse d'Antonine.*) Alors ?

ANTONINE, *désarçonnée*. – Je ne sais pas quoi dire. Ta demande est si soudaine.

PIERRE. – Si soudaine ? Ça fait un demi-siècle que je m'y prépare, Antonine.

ANTONINE, *hésitante*. – Ecoute. J'ai besoin d'un temps de réflexion.

PIERRE. – Aïe, ce n'est pas bon signe. Quand une femme réfléchit trop, il n'en sort rien de bon.

ANTONINE, *sur le ton de l'humour*. – Et misogyne avec ça ! Je te donnerai ma réponse dans quelques jours, d'accord ?

PIERRE. – De toute façon, je n'ai pas le choix... Maintenant, il faut que je rentre chez moi.

ANTONINE. – Laisse-moi t'accompagner. Marcher me fait du bien. (*Pierre marque un temps d'arrêt avant de se mettre en route.*) Quoi, qu'est-ce que tu as ?

PIERRE, *sur un ton attendrissant*. – Antonine. Mon plus grand regret est de ne pas avoir eu d'enfant avec toi.

ANTONINE. – Confidence pour confidence, Pierre. Tu resteras l'homme qui aura le plus compté dans ma vie.

Les deux vieux partent bras dessus bras dessous par le vestibule tandis que Monique revient de la terrasse en soutenant Alice.

MONIQUE. – Voilà ! Assieds-toi, tu seras mieux dans un fauteuil.

Monique aide Alice à s'asseoir.

ALICE. – Je ne sais pas ce qui m'arrive. J'ai comme un voile noir devant les yeux.

MONIQUE. – Ce doit être une baisse de tension. Veux-tu un verre d'eau ?

ALICE, *qui se reprend*. – Non, merci. Ça va déjà mieux.

MONIQUE. – Tu devrais consulter un médecin.

ALICE. – C'est prévu. J'ai appelé Véronique.

Champagne, s'il vous plaît !

MONIQUE. – Véronique Lefort, ton amie ?

ALICE. – Oui. Elle viendra m'ausculter après ses consultations. (*Monique sursaute en entendant le vrombissement du marteau-piqueur.*) Dis-donc, toi non plus, tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette.

MONIQUE, *tentant de cacher son trouble.* – Moi ? Pourquoi dis-tu ça ?

ALICE. – Tu sursoutes à chaque fois que tu entends un bruit...

MONIQUE, *donnant le change.* – Mais pas du tout.

Le bruit sourd du marteau-piqueur fait une nouvelle fois sursauter Monique.

ALICE, *se faisant insistante.* – Tu vois !... Allons, Monique. Tu n'es plus la même. Explique-moi ce qui ne va pas... (*Monique hésite à répondre.*) Parle, ça te fera du bien.

MONIQUE. – D'accord, mais tu garderas ce que je vais te dire pour toi.

ALICE. – Promis juré !

MONIQUE. – Voilà ! Depuis que votre chantier a commencé, ma vie est un enfer.

ALICE. – À cause du bruit ?

MONIQUE, *sous l'emprise de l'émotion.* – Ce n'est pas ça. Il m'arrive une chose terrible, Alice.

ALICE. – Tu m'inquiètes.

MONIQUE. – Chaque jour, un ouvrier de votre chantier vient manger son casse-croûte devant chez moi.

ALICE. – Quel ouvrier ?

Le bruit du marteau-piqueur se fait de nouveau entendre.

MONIQUE. – Lui.

ALICE. – Lui qui ?... Ah, Ricardo ! C'est vrai, j'ai remarqué qu'il ne prenait jamais sa pose avec les autres.

MONIQUE. – Quand le temps s'y prête, il enlève son marcel. (*Enflammée.*) Alors, de la fenêtre de ma cuisine, je vois ses muscles saillants, je devine la sueur qui perle sur sa poitrine bronzée et ça me rend toute chose.

ALICE. – Tu es tombée sous le charme, on dirait.

Le bruit du marteau-piqueur résonne de nouveau.

MONIQUE, *admirative.* – J'en rêve la nuit, Alice. Ricardo a de si belles tablettes de chocolat !

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Pourquoi, il mange du chocolat comme dessert ?

MONIQUE. – Non, je te parle de son ventre.

ALICE. – Ah, excuse-moi. Avec Vincent, ça fait une éternité que j'ai oublié à quoi ressemblent des abdominaux biens fermes. Chez lui, c'est carrément du chocolat fondu.

MONIQUE. – Chez Robert, quand on touche, ça ressemble plutôt à du flan. (*Avec une expression de dégoût.*) Tu sais, du vieux flan qui n'a plus de consistance. (*Elle éclate en larmes.*) Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un mari aussi mou ?

ALICE. – Evidemment, si on prend ton bel Italien comme étalon de comparaison, il n'y a pas photo... Tu sais quoi ? Cesse de regarder par la fenêtre de la cuisine, ça t'évitera des désillusions.

MONIQUE. – Je ne peux pas m'en empêcher. C'est plus fort que moi.

ALICE, *levant les yeux au ciel en signe de désespoir.* – Ça te mènera où, tout ça ?

MONIQUE, *se reprenant.* – Je n'en sais rien... Il y a une chose que je reproche à Ricardo. Avant de retourner travailler, il a fait systématiquement pipi contre notre portail d'entrée en fer forgé.

ALICE, *offusquée.* – Oh, le malotru ! J'irai me plaindre auprès du chef de chantier.

MONIQUE. – Surtout pas. Je ne tiens pas à lui occasionner d'ennuis.

ALICE. – Comme tu voudras.

MONIQUE. – Ne dis rien à personne, hein ?

ALICE. – Evidemment. (*Des bruits de pas se font entendre en provenance de la terrasse.*) Chut ! J'entends les hommes qui reviennent.

MONIQUE, *inquiète.* – Oh ! là ! là ! Il ne faut pas que Robert me voie les yeux rougis.

ALICE. – Sortons, cela vaudra mieux.

Alice et Monique disparaissent par le vestibule. L'instant d'après, Vincent et Robert reviennent de la terrasse par la porte vitrée.

VINCENT. – Tiens, où sont nos femmes ?

ROBERT. – Si elles sont sorties, c'est qu'Alice va mieux.

VINCENT. – Alors, tu penses quoi de nos travaux ?

ROBERT. – Fameux chantier, dis-donc. Au train où vont les choses, tout sera terminé pour l'automne.

VINCENT. – Avec un ouvrier aussi vaillant que Ricardo, ça ne fait aucun doute.

ROBERT, *admiratif.* – C'est vrai qu'il est costaud.

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – En plus, son patron dit qu'il est doué pour tout : la maçonnerie, la peinture, la plomberie.

ROBERT. – Un vrai professionnel, quoi.

VINCENT. – Et courageux, avec ça ! C'est bien simple, il n'arrête pas de bosser (*Sur le ton de la rigolade.*) Si ça se trouve, il ne prend même pas le temps de pisser ! Ah ! Ah ! Ah !

ROBERT. – À propos de peinture, je cherche quelqu'un pour rafraîchir notre portail d'entrée en fer forgé.

VINCENT. – Ah, ça ! Le fer forgé, c'est joli, mais ça demande de l'entretien.

ROBERT. – D'autant que la rouille est apparue.

VINCENT. – Ricardo est l'homme qu'il te faut. Propose-lui de faire le travail en dehors de ses heures.

ROBERT. – Tu crois ?

VINCENT. – Allons lui demander, les ouvriers terminent justement leur journée... Souris un peu ! Pourquoi toujours cet air cafardeux ?

ROBERT. – Vous ne pouvez pas comprendre, vous, les Lajoie, à qui tout réussit.

VINCENT, *sur un ton familier.* – La réussite, il faut se la faire, pépère.

ROBERT. – Facile à dire. La malchance nous colle à la peau. Regarde, Alice et toi avez pu avoir un enfant, alors que Monique et moi n'y sommes jamais arrivés.

VINCENT. – Il ne faut pas désespérer.

ROBERT. – D'après les médecins, on a une chance sur dix mille. Autant dire aucune ! En plus, le problème vient de moi. (*Découragé.*) Je suis maudit, Vincent.

VINCENT. – Tais-toi, donc. Il n'y a pas que les enfants dans la vie. Et puis, vous avez la santé, c'est déjà ça.

ROBERT. – Tu parles ! Nous, on est tous allergiques à quelque chose : mon père au gluten et aux acariens, Monique au pollen et aux piqûres d'insectes. Moi, c'est encore pire. Je suis à l'article de la mort si j'avale une cacahuète ou une huître. Vous les Lajoie, vous êtes allergiques à quoi ?

VINCENT. – Jusqu'à présent, à rien.

ROBERT. – Tu vois ? Les bonnes choses sont toujours pour vous et les misères pour nous. Comment veux-tu qu'on soit souriants ? Je te le demande, comment ?

VINCENT. – Il n'y a pas de fatalité, Robert. Prenez des vacances, toi et Monique. Rien de tel qu'un beau littoral baigné de soleil et ses plages de sable fin pour se remonter le moral.

ROBERT. – N'y pense pas. Monique est allergique aux moustiques et aux méduses.

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – Visitez les pays nordiques.

ROBERT. – Aucun de nous deux ne supporte le froid.

VINCENT. – Alors, faites un périple en Normandie. Au printemps, la température y est idéale.

ROBERT. – Il y a trop de touristes, là-bas. Monique a horreur du bruit.

VINCENT. – Fais-lui goûter le calme et le silence des cimetières militaires. Vous serez tous les deux dans votre élément.

ROBERT. – L'année dernière, nous avons visité le sanctuaire de Sainte-Thérèse de Lisieux.

VINCENT. – Comme endroit silencieux, on ne trouve pas mieux.

ROBERT, *le visage triste*. – En plus, c'est une ville intéressante, Lisieux.

VINCENT. – On ne s'y éclate pas comme à Ibiza mais, après tout, chacun ses goûts... Ecoute ! Au lieu de ressasser vos misères, rappelez-vous plutôt ce qui va bien dans vos vies.

ROBERT. – Rien ne va, Vincent !

VINCENT. – Mais si. Ton boulot par exemple. Tu l'aime bien, ton boulot ?

ROBERT. – Ne m'en parle pas. Le mien, ça devient la galère.

VINCENT. – Tu n'as qu'à en changer. Représentant en articles de pêche, ça ne paie plus, de nos jours. Les gens achètent sur Internet. Si tu veux faire fortune, fais comme moi. Ouvre des boutiques en ligne, ça rapporte un max, crois-moi.

ROBERT. – Comment veux-tu que je m'y prenne ? Je n'y connais rien en informatique.

VINCENT. – Cela s'apprend ! Laisse-moi te parler franchement. Tu manques de confiance en toi, mon vieux.

ROBERT, *haussant les épaules*. – Toi tu ne peux pas comprendre, tu as toujours été verni. Déjà à l'école, tu étais tête de classe sans rien foutre alors que, moi, je bossais comme un malade pour éviter le rouge dans le bulletin. Quand on a grandi, c'était pareil. Avec les filles, monsieur emballait à qui mieux mieux pendant que moi je me prenais râteau sur râteau.

VINCENT. – C'est normal. Tu n'as jamais su y faire avec le beau sexe... (*Il regarde sa montre.*) Je ne veux pas te presser mais, si tu veux parler à Ricardo, faut te grouiller. Il est sûrement à sa camionnette.

ROBERT, *retenant Vincent juste avant de sortir*. – Vincent, Il y a un truc que je ne m'explique pas. La rouille se met surtout sur le montant situé devant notre cuisine. Tu devrais voir, c'est moche comme tout.

VINCENT. – Le chien de la voisine a sans doute adopté l'endroit pour y faire ses besoins.

ROBERT. – La rouille monte à plus d'un mètre.

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – Elle a un chihuahua. Alors, ce n'est pas lui.

Vincent et Robert sortent par le vestibule. L'instant d'après la servante vient faire du rangement. Elle titube moins mais reste sous l'emprise de son hoquet.

LA SERVANTE. – Hic !... Ah, j'en ai marre. (*Antonine revient par la porte vitrée.*) Hic !...

ANTONINE, *venant du vestibule.* – Votre hoquet ne passe pas, Marion ?

LA SERVANTE. – Non, Madame. Hic !...

ANTONINE. – Il faudra penser à le soigner. Dans le temps, un pape en est mort. Vous le saviez ?

LA SERVANTE, *se signant.* – Non ! Si un pape qui dit ses prières ne peut espérer un miracle. Alors, Hic !... Moi qui n'en dis jamais, je vais y passer. C'est certain ! Hic !...

La servante va à la cuisine tandis que Florian arrive par l'escalier.

FLORIAN. – Mamie, tu ne devineras pas ce que j'ai téléchargé sur mon smartphone.

ANTONINE. – Oh, tu sais, moi, les smartphones...

FLORIAN. – Une nouvelle appli médicale qui fait un diagnostic en photographiant le fond de l'œil. Un truc que je croyais super génial jusqu'à ce que je l'essaye sur maman.

ANTONINE. – Qu'est-ce que ça a donné ?

FLORIAN. – Un résultat complètement louf. Doit y avoir un bug dans le programme ou une merdouille du genre. J'espère que ce n'est pas mon smartphone qui déconne, il m'a coûté une blinde c't'appareil.

ANTONINE. – Fais-moi voir cette application. A mon âge, tout ce qui touche au médical m'intéresse.

FLORIAN. – Viens dans ma chambre, je vais te la montrer.

Le bruit d'une voiture qui freine se fait entendre. Florian monte l'escalier en vitesse. Une fois arrivé sur le palier, il se retourne en attendant sa grand-mère.

ANTONINE. – Patience. Je n'ai plus mes jambes de vingt ans !

Florian et Antonine disparaissent à l'étage.

LA SERVANTE, *allant ouvrir dans le vestibule.* – Hic !... Ah, docteur Lefort ! Hic !... Entrez, je vous en prie.

LE DOCTEUR, *pénétrant dans le salon.* – Vous avez le hoquet, ma petite Marion ?

LA SERVANTE. – Oui. Hic ! Ca me prend chaque fois. Hic !... Que je bois du champagne.

Champagne, s'il vous plaît !

LE DOCTEUR. – C'est le gaz qui provoque chez l'homme une contraction spasmodique du diaphragme.

LA SERVANTE. – Chez l'homme, Hic !... Et chez la femme ?

LE DOCTEUR. – C'est pareil. Un bon conseil : évitez l'alcool.

LA SERVANTE, *plaintive*. – Je bois pour oublier. Hic !... Docteur ! L'existence d'une servante n'est pas une sinécure, vous savez.

Le docteur sort son stéthoscope.

LE DOCTEUR. – Laissez-moi vous examiner. (*Le docteur l'ausculte au niveau du dos.*) Dites trente-trois !

LA SERVANTE. – Trente... Hic ! Trois. Trente... Hic ! Trois

LE DOCTEUR. – Dites trente-trois en une seule fois.

LA SERVANTE. – Je voudrais bien Hic !... Mais je ne peux point. Trente hic !... Trois.

Le docteur range son stéthoscope dans sa mallette.

LE DOCTEUR. – Rien de grave. Je vais vous apprendre un exercice respiratoire qui fait cesser le hoquet. D'abord, vous allez inspirer à fond. Ensuite, une fois vos poumons remplis d'air, vous bloquerez votre respiration. Allez-y ! (*La servante s'exécute tout en hoquetant lors des inspirations.*) Inspirez encore, gonflez bien vos poumons (*La servante inspire au maximum de ses possibilités.*) Très bien. Maintenant, retenez votre respiration en vous pinçant le nez. (*La servante obtempère.*) Voilà. A présent, tentez d'expirer tout en maintenant bouche et nez fermés. Allez-y, Poussez !... Poussez encore ! (*La servante devient rouge écarlate.*) Encore plus fort. (*La servante commence à étouffer.*) Maintenant, relâchez-vous et respirez normalement.

LA SERVANTE, *qui tente de récupérer sa respiration*. – Ah !... Docteur... Qu'est-ce que vous me demandez là ?... Ça m'a fait un mal de gueux dans les oreilles.

LE DOCTEUR. – C'est à cause de la dépression dans les trompes d'Eustache. Cet exercice stoppe le bégaiement en neutralisant le nerf vague. Vous comprenez ?

LA SERVANTE. – Vaguement.

LE DOCTEUR. – Vous avez vu ?

LA SERVANTE. – Quoi ?

LE DOCTEUR. – Votre hoquet est passé.

LA SERVANTE. – En effet... Ça alors ! Combien je vous dois, docteur ?

LE DOCTEUR. – Rien pour cette fois-ci. Maintenant, vous savez ce qu'il reste à faire si cela vous reprend ! Et n'oubliez pas : mollo sur le champagne !

Champagne, s'il vous plaît !

Arrivée d'Alice. La servante se rend dans sa cuisine.

ALICE. – Désolée, Véronique. Je suis en retard. J'étais avec une amie qui a un problème.

Les deux femmes se font la bise.

LE DOCTEUR. – Pas de soucis. J'en ai profité pour faire passer le hoquet de Marion. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

ALICE. – Je ne sais pas ce qui se passe. Depuis quelques jours, je me sens toute patraque. La nourriture ne me goûte plus, même le champagne ne me dit rien.

LE DOCTEUR, *ironiquement*. – A ce point-là ? Voilà qui est désespérant pour une Lajoie.

ALICE. – Tout à l'heure, j'ai dû m'asseoir. J'avais comme un voile noir devant les yeux.

LE DOCTEUR. – Où en est la prise de sang que je t'avais prescrite ?

ALICE. – Je l'ai justement faite hier.

Retour d'Antonine par l'escalier.

LE DOCTEUR. – Parfait... Bonjour Antonine.

ANTONINE. –Véronique ! C'est toujours un plaisir de te retrouver.

LE DOCTEUR. – Dommage que l'occasion ne se présente pas plus souvent. (*À Alice.*) Où puis-je t'ausculter ?

Le docteur prend sa trousse médicale en vue de l'auscultation.

ALICE. – Allons dans la pièce à côté.

Alice et le docteur quittent le salon par le vestibule pour se rendre dans une des pièces attenantes. La servante sort de sa cuisine.

LA SERVANTE. – J'espère que Madame n'a rien de grave.

ANTONINE. – Bien sûr que non... Je vous sens inquiète, Marion. N'oubliez jamais, Marion, l'optimisme est le meilleur rempart contre la maladie. Regardez nos voisins, ils se font de la bile pour tout et pour rien. Vous voyez comme ça leur réussit ?

LA SERVANTE. – J'admire Madame de toujours voir la vie du bon côté.

ANTONINE. – Tout le monde doit apprendre à po-si-ti-ver (*Elle décompose le mot pour mieux le mettre en valeur.*) À commencer par les médecins qui sont les premiers à décourager leurs consultants.

LA SERVANTE. – Allons bon ! Ils les soignent, tout de même.

ANTONINE. – La première chose qu'un docteur demande est : « Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? » Il n'y a rien de plus démoralisante qu'un : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Champagne, s'il vous plaît !

LA SERVANTE. – Quand on va chez le docteur, c'est qu'on a un problème.

ANTONINE. – Un médecin qui veille au bon moral de sa clientèle doit d'abord s'enquérir de ce qui fonctionne bien.

LA SERVANTE. – Donc, il devrait plutôt demander : « Qu'est-ce qui va bien ? »

ANTONINE. – Exactement !

LA SERVANTE, *dubitative*. – Ah, ça ! J'en connais peu qui le font, madame.

ANTONINE. – Quand un problème de santé nous tourmente, on a l'impression que notre corps entier se dégingue, alors qu'en fait, guère plus d'un ou deux pourcents de l'organisme dysfonctionnent. Le reste ne pose aucun problème. C'est cette réalité qu'un médecin bienveillant doit rappeler à son patient.

LA SERVANTE. – Si le docteur me disait que je suis en bonne santé, ça servirait à quoi pour soigner mon hoquet ?

ANTONINE. – A relativiser votre problème. Vous en souffririez moins parce que le sentiment d'être en bonne santé dominerait votre esprit, vous comprenez ?

LA SERVANTE. – Oui, mais s'il le faisait passer, ce serait tout de même mieux.

ANTONINE. – Ce n'est pas nécessaire. Vous seriez tellement heureuse que vous ne le remarqueriez même plus, il passerait de lui-même. Le bonheur, il n'y a que ça de vrai dans la vie.

La servante retourne dans sa cuisine tandis qu'Alice revient.

ANTONINE, *se levant à l'arrivée de sa belle-fille*. – Alors, que dit Véronique ?

ALICE. – Rien de spécial.

ANTONINE. – Comment ça, rien de spécial ?

ALICE. – Elle ne me trouve aucune affection particulière.

ANTONINE. – Voilà qui est rassurant. Que fait-elle en ce moment ?

ALICE. – Elle demande les résultats de mes analyses sanguines au laboratoire.

ANTONINE. – Ainsi, nous serons fixées tout de suite.

Le médecin revient en téléphonant sur son portable. Antonine et Alice restent debout.

LE DOCTEUR, *fronçant les sourcils*. – Vous êtes certain qu'il n'y a aucune erreur possible sur le dosage hormonal ?... Pour la gonadotrophine aussi ? ... Très bien, je vous remercie.

Le docteur referme son portable d'un air soucieux.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Alors, quoi de neuf ?

LE DOCTEUR. – J'aimerais te parler seule à seule, Alice.

ALICE. – Ce n'est pas nécessaire, ma belle-mère peut entendre ce que tu as à dire.

LE DOCTEUR, *sur un ton grave*. – Dans ce cas, asseyez-vous.

Les deux femmes obtempèrent.

ALICE. – On se connaît depuis toujours, Véronique. Si les nouvelles sont mauvaises, je t'en prie, dis-le franchement.

LE DOCTEUR. – Rassure-toi. Tu n'es pas malade.

ANTONINE. – Tant mieux. C'est quoi, alors ?

LE DOCTEUR. – Alice, tu es dans l'attente d'un heureux événement.

ALICE, *devenant blême*. – Je te demande pardon ?

ANTONINE. – Attends, Véronique. Tu n'es pas en train de nous dire que...

LE DOCTEUR. – Si ! Ta belle-fille est enceinte de deux mois.

ALICE, *sous le choc*. – Enceinte, moi ?

LE DOCTEUR. – Oui, toi !

ALICE, *n'en revenant pas*. – Enfin, ce n'est pas sérieux, Véronique.

LE DOCTEUR. – Les résultats transmis par le labo sont formels.

ANTONINE, *abasourdie*. – Comment est-ce possible, à son âge ?

LE DOCTEUR. – Le corps humain est une machine complexe qui ne cesse de nous surprendre, Antonine !

ANTONINE. – Ah ça, pour nous surprendre, elle nous surprend.

ALICE. – C'est surtout mon Vincent qui n'en reviendra pas.

LE DOCTEUR. – Apprête-toi à entrer dans les annales médicales. Une grossesse à quarante-huit ans constitue un événement rare.

ANTONINE. – Quarante-neuf depuis aujourd'hui.

LE DOCTEUR. – Ah, parce qu'en plus, c'est ton anniversaire ? Toutes mes félicitations.

ALICE. – Je m'attendais à tout sauf à un cadeau pareil, figure-toi. Devenir grand-mère, à la rigueur, c'eut été dans l'ordre naturel des choses, mais maman, c'est proprement ahurissant.

Champagne, s'il vous plaît !

LE DOCTEUR. – Ce qui surprend, c'est que tu as conçu sans assistance extérieure.

ALICE. – Sans assistance !? Je ne suis pas la Sainte-Vierge ! Mon mari y est pour quelque chose, non ?

LE DOCTEUR. – Je veux dire, sans procréation médicalement assistée... Maintenant, tu devras mener ta grossesse à terme. À condition, bien sûr, que ce soit ton choix.

ALICE, *qui se raidit*. – Evidemment que c'est mon choix. Que vas-tu imaginer ?

ANTONINE. – Dans la famille, on a toujours assumé. Aucune Lajoie n'a jamais fait appel à une faiseuse d'ange et ce n'est pas aujourd'hui que ça changera.

LE DOCTEUR. – Dans ce cas, tu veilleras à bien te reposer et éviter les efforts violents... Maintenant, tu m'excuseras mais d'autres consultations m'attendent.

ALICE. – Je t'en prie, Véronique. Merci d'être venue.

LE DOCTEUR. – Je passerai te voir d'ici une semaine.

ALICE, *raccompagnant le docteur*. – Laisse-moi te reconduire à ta voiture.

Les deux femmes sortent. Antonine reste seule.

ANTONINE. – Mon fils de nouveau papa ! Je n'en reviens pas. (*Soudain soucieuse*)... Moi qui comptais annoncer à Pierre que je ne l'épouserais pas. Cette grossesse change tout, absolument tout. Bon ! (*Elle prend son portable et compose un numéro. Les propos échangés deviendront intelligibles pour le public lors du dénouement de l'histoire.*) Allô, Pierre ?... C'est moi. Ecoute ! Pour le mariage, c'est oui... C'est oui, je te dis..... Allô.... Allô... Tu es là ?... Pierre, réponds quand je te parle. Tu m'as fait peur, idiot. Je croyais que tu faisais une attaque... Bien sûr que j'ai réfléchi, qu'est-ce que tu imagines ?... Pourquoi je me suis décidée aussi vite ? Ce serait trop long à t'expliquer... (*Un rien agacée*.) Et puis, cesse de poser des questions. Tu veux toujours te marier, oui ou non ?... Parfait. Alors, réunissons nos deux familles... Oui, tout de suite. Pourquoi attendre ?

Antonine referme son portable juste avant le retour d'Alice.

ALICE. – Me revoilà enceinte, belle-maman ! Vous vous rendez compte ?

ANTONINE. – Eh oui.

ALICE. – Je n'arrive pas à réaliser.

ANTONINE. – Voyons le bon côté de la chose. Après tout, l'arrivée d'un enfant est annonciatrice de jours heureux. (*Son attention se porte sur le visage d'Alice.*) Vous souriez ?

ALICE. – Je pense au livre sur la ménopause que vous venez de m'offrir. Comme inspiration, on peut trouver mieux.

ANTONINE. – Je vous l'accorde. Rangez-le, il vous servira plus tard.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Comment vais-je annoncer la nouvelle de ma grossesse à Vincent ?

ANTONINE. – Suggérez-lui la vérité. Un homme assume toujours mieux quand il devine lui-même.

ALICE. – La lui suggérer comment ? Je ne vais pas lui dire platement : « Bonjour mon chéri, y a un polichinelle dans le tiroir. »

ANTONINE. – Une formule plus simple serait préférable. Dites-lui... Je ne sais pas moi... (*Elle tend l'oreille et distingue un bruit en provenance du vestibule.*) Attention ! J'entends son pas... Je vous laisse... Faites pour un mieux.

Antonine prend l'escalier.

ALICE. – Demandez à Florian de descendre, si vous le voulez bien.

ANTONINE. – Entendu.

Antonine monte à l'étage tandis que Vincent surgit du vestibule.

VINCENT. – Alors, Véronique est passée ?

ALICE. – Assieds-toi, Vincent.

VINCENT. – Tu en tires une de tête ! Quelque chose ne va pas ?

Alice cherche l'inspiration avant de répondre.

ALICE. – Hum ! Crois-tu aux miracles, mon chéri ?

VINCENT. – Quelle question !

ALICE. – Réponds-moi, s'il te plaît.

VINCENT, *perplexe*. – Certains sont avérés, je crois. Où veux-tu en venir ?

ALICE. – Vincent, nous aurons bientôt une bouche de plus à nourrir.

VINCENT, *le visage décomposé*. – Oh, non ! Pas ça !

ALICE. – Si, Vincent. Notre vie va changer.

VINCENT. – Nous qui croyions être débarrassés de ta tante Céline, ne me dis pas qu'elle va débarquer une nouvelle fois ici.

ALICE. – Il ne s'agit pas de tante Céline, Vincent.

VINCENT. – Ouf ! C'est déjà ça. Mais qui, alors ?... (*Un large sourire aux lèvres.*) Ah, je comprends !

ALICE, *soulagée*. – Enfin !

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – Ça, pour une surprise !

ALICE. – Eh oui, tout arrive dans la vie. Es-tu heureux, au moins ?

VINCENT. – Evidemment. Cela me comble de bonheur.

ALICE. – Tant mieux. Je suis heureuse que tu le prennes avec le sourire.

VINCENT. – Evidemment, on devra beaucoup s'en occuper. Surtout les premières années.

ALICE. – Nous serons deux pour cela.

VINCENT. – N'empêche, ce ne sera pas une sinécure. Il faudra le promener, le nourrir, le soigner si nécessaire.

ALICE. – Cela va de soi.

VINCENT. – Mais je te préviens, s'il tombe malade, pas question de le laisser souffrir. Ce sera l'euthanasie et rien d'autre.

ALICE, *abasourdie*. – Quoi ?... C'est horrible, ce que tu dis !

VINCENT. – Qu'est-ce que tu imagines ? Dépenser une fortune en traitements ? Non, merci !

ALICE, *de plus en plus choquée*. – Enfin ! Tu perds la tête, Vincent.

VINCENT. – Il ne faut pas en faire tout un foin. Si on le fait piquer, on le remplacera par un autre, voilà tout.

ALICE. – Ooh !

VINCENT. – Maintenant, il s'agit de lui trouver un nom. Médor, Rex ou, si c'est une femelle, Chipie. Tout dépendra de la race, évidemment.

ALICE. – Mais tu n'y es pas du tout. Qui te parle d'un chien ?

VINCENT. – Moi, je croyais... Un chat, alors ?

ALICE. – Un chat non plus. Allons, Vincent, réfléchis ! J'essaie de te faire comprendre que notre famille va s'agrandir et, toi, tu me parles d'animaux.

VINCENT, *dont le visage s'assombrit*. – J'ai compris, Florian a fait un gosse à une copine. Il fallait que ça arrive. Je lui ai pourtant répété cent fois de prendre ses précautions. Non, monsieur n'en fait qu'à sa tête et voilà le résultat !

Vincent est pris d'un rire qu'il tente d'étouffer.

ALICE. – Et ça te fait rire en plus ?

VINCENT. – Tu n'en reviendras pas... L'espace d'un instant, j'ai cru que c'était toi qui attendais un enfant. Suis-je bête, tout de même !

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Pas si bête que ça, Vincent.

VINCENT, *dont le visage se décompose*. – Qu'est-ce que tu me chantes là ? Attends ! Ne me dis pas que...

ALICE, *d'une voix dont le timbre trahit l'émotion*. – Si. Je suis enceinte.

VINCENT. – C'est une blague. Tu me fais marcher !

ALICE. – Pas du tout. Véronique est on ne peut plus affirmative.

VINCENT, *dont l'esprit s'embrume*. – Enceinte comment, enceinte de quoi, enceinte de qui ?

ALICE. – De qui ! Ben de toi, gros malin !

VINCENT, *troublé*. – C'est impossible. Ce doit être une grossesse nerveuse ou quelque chose dans le genre.

ALICE. – Vincent, rends-toi à l'évidence.

VINCENT. – Je croyais que tu avais passé l'âge.

ALICE. – Moi aussi, mais tu le vois bien, la nature humaine réserve des surprises.

VINCENT. – Décidément, les femmes sont comme les volcans. On les croit définitivement éteints et voilà qu'ils se réactivent.

ALICE. – Au fond, nous ne sommes pas à plaindre. Quand on y réfléchit, il y a pire dans l'existence.

VINCENT. – Tout de même, un bébé demande beaucoup d'attention et nous ne sommes plus de première jeunesse.

ALICE. – Si on engageait une jeune fille au pair ?

VINCENT. – Bonne idée, nous en reparlerons plus tard... Maman est-elle au courant ?

ALICE. – Oui et devenir grand-mère une nouvelle fois n'est pas pour lui déplaire.

VINCENT. – Je la reconnais bien là.

ALICE. – Maintenant, il va falloir informer Marion.

VINCENT. – Je m'en charge. (*Vincent soliloque tout en se dirigeant vers la cuisine.*) Un nouvel enfant, si on m'avait dit !

ALICE, *avant que son mari n'entre dans la cuisine*. – Vincent !

VINCENT. – Oui !

ALICE. – Pour la nuisette, tu repasseras dans sept mois.

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT, *l'air résigné*. – Dommage, moi qui me faisais une fête !

Vincent pénètre à la cuisine tandis que Florian arrive par l'escalier.

FLORIAN. – Mamie m'a dit que tu voulais me parler ?

ALICE. – Approche, Florian... Je ne sais pas trop comment te dire.

FLORIAN. – Fais vite, je twittais avec mes potes sur le PC. Alors, accouche !

ALICE. – Accouche ! C'est le mot juste. Florian, tu vas avoir un petit frère ou une petite sœur.

FLORIAN. – Quoi, papa et toi allez adopter un moutard ?

ALICE. – Pas du tout. C'est moi qui attends un enfant.

FLORIAN, *sidéré*. – Ça alors, tu es enceinte, toi ?

ALICE. – Si je te le dis.

FLORIAN. – C'est un truc de ouf !

ALICE. – On ne peut pas trouver plus ouf, en effet !

FLORIAN. – J'suis scotché, là. Vous m'aviez caché que vous vouliez agrandir la famille.

ALICE. – Pour tout dire, on ne le voulait pas spécialement.

FLORIAN. – C'est un accident, alors ?

ALICE. – Si on veut.

FLORIAN. – Vous êtes gonflés, tout de même. Papa et toi n'arrêtez pas de me bassiner : « Florian, pense bien à te couvrir avec les gonzesses ! » Alors que, de votre côté, vous vous envoyez en l'air sans parachute... Bravo !

ALICE. – Florian ! Change de ton, je te prie.

FLORIAN. – Mon smartphone ne déconnait pas, alors !

ALICE. – Comment ça ?

FLORIAN. – Tu sais bien, l'appli médicale que j'avais téléchargée ?

ALICE. – Ah oui, celle pour laquelle tu m'avais photographié l'œil. Cela s'appelle l'iridologie. Tu m'as caché le résultat prétextant qu'il était aberrant.

FLORIAN. – Sais-tu ce que l'écran indiquait ? Patiente enceinte de 6 semaines.

ALICE. – Pas possible !

Champagne, s'il vous plaît !

FLORIAN. – Sur le moment, j'ai cru à un bug... Et papa, comment il prend l'affaire ?

ALICE. – Il est surpris. Mets-toi à sa place.

FLORIAN. – Je préfère la mienne, merci. Va falloir vous accrocher, tous les deux. C'est moi qui vous le dis. S'occuper d'un rejeton à notre époque n'est pas un cadeau. Surtout quand les parents sont des vioques.

ALICE. – Serions-nous des croulants ?

FLORIAN. – Pas encore, mais quand il aura l'âge de compter vos rides, s'agira pas qu'il vous prenne pour ses grands-parents.

ALICE. – On n'en est pas encore là, Florian.

FLORIAN. – Faut vous y préparer dès maintenant. J'vous coacherai pour faire de vous des parents branchés.

ALICE. – Entendu. Nous en reparlerons en temps utile.

FLORIAN. – Bon, je retourne chatter avec mes potes. (*Florian prend l'escalier.*) Un nouveau moutard ! Non, mais je vous jure... (*Soliloquant dans l'escalier.*) Quelle famille de ouf, les Lajoie. Quelle famille de ouf !

Vincent disparaît à l'étage. L'instant d'après, Vincent revient de la cuisine avec la servante.

LA SERVANTE, *joyeuse*. – Oh, Madame ! Monsieur vient de m'apprendre la bonne nouvelle. Si vous saviez comme je suis heureuse !

ALICE. – Merci, Marion. Votre sollicitude me touche.

LA SERVANTE, *radieuse*. – Un nouveau petiot dans la maison ! Je n'imaginai plus ça possible.

ALICE, *fataliste*. – Et vous n'êtes pas la seule.

LA SERVANTE. – Je souhaite une bonne grossesse à Madame et promets d'être aux petits soins avec elle.

ALICE. – Merci, Marion.

LA SERVANTE. – Ce n'est pas évident de porter un enfant à un âge aussi... Enfin, je veux dire, quand on est...

ALICE. – Aussi vieille, c'est ça ?

LA SERVANTE, *déférente*. – Oh, je ne me permettrais pas, Madame. Je voulais dire, à un âge aussi mature que celui de Madame.

La servante appuie sur le mot « mature », comme pour mieux se rattraper.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Mature est plus agréable à entendre ! Merci, Marion.

LA SERVANTE. – Je voudrais aussi rassurer Madame. On prétend que les couples de vieux... Enfin, je veux dire les couples matures font des enfants tarés. Eh bien, c'est pas vrai. mais alors, pas vrai du tout.

ALICE. – Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

LA SERVANTE. – Quand elle m'a eue, ma mère était à peine plus jeune que Madame et pourtant, on voit tout de suite que je suis normale. Je parle facilement.

ALICE. – Ah, ça on ne peut le nier.

LA SERVANTE. – Je réfléchis bien. Je suis comme tout le monde, quoi !

ALICE, *ironiquement*. – Votre exemple, me rassure, Marion.

On sonne à la porte d'entrée. La servante va ouvrir.

VINCENT. – Qui cela peut-il être ?

Arrivée d'Antonine par l'escalier.

ANTONINE. – C'est Pierre avec son fils et sa belle-fille. Je leur ai demandé de venir.

ALICE, *étonnée*. – Tiens donc ! Ils nous quittent à peine.

La servante introduit Pierre avec Robert et Monique avant de retourner dans sa cuisine.

ANTONINE. – Entrez ! Prenez place.

ROBERT. – Papa nous a avertis que vous aviez quelque chose d'important à dire.

ANTONINE, *s'approchant de Pierre avec qui elle échange un regard complice*. – Oui, mais avant cela, Alice a une autre nouvelle réjouissante à vous révéler.

ALICE. – Voilà, Vincent et moi sommes dans l'attente d'un heureux événement.

MONIQUE, *n'en revenant pas*. – Ce n'est pas vrai.

VINCENT. – Puisqu'on vous le dit !

ROBERT. – C'est merveilleux.

ALICE, *sur un ton rabat-joie*. – Si on veut.

MONIQUE, *naïvement*. – Comment vous avez fait ?

ROBERT. – Quelle question, Monique.

ALICE, *prise de court*. – On a fait comme on fait toujours. Hein, mon chéri ?

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – On n'a rien modifié à nos habitudes. Comme quoi la nature n'a pas nécessairement besoin de changement.

PIERRE. – Nous nous réjouissons pour vous !

ALICE. – Merci, Pierre.

VINCENT. – Un événement pareil, cela s'arrose. (*Haussant la voix.*) Marion ! Champagne, s'il vous plaît !

Vincent ouvre la porte de la cuisine et livre passage à la servante qui transporte un plateau contenant des coupes de champagne déjà remplies et un verre d'eau pour Alice.

FLORIAN, *arrivant par l'escalier.* – J'ai entendu crier : « Champagne, s'il vous plaît ! »

VINCENT. – Viens nous rejoindre, Florian.

Une fois le plateau déposé, la servante retourne dans sa cuisine.

VINCENT, *distribuant les coupes à l'assemblée.* – A la santé de la future maman.

ANTONINE. – Et du petit à naître.

ROBERT, *parlant au nom des Laguigne.* – Toutes nos félicitations aux futurs parents.

Tout le monde boit. La servante revient de la cuisine avec une coupe remplie à ras bord qu'elle boit discrètement à proximité du dressoir tout en écoutant la conversation.

ANTONINE. – La prochaine bouteille, ce sera pour le baptême.

VINCENT, *se tournant vers sa mère et Pierre.* – Maintenant, c'est à vous. Nous vous écoutons.

ANTONINE, *donnant une discrète bourrade à Pierre.* – Vas-y ! Explique-leur !

PIERRE, *intimidé.* – Non. Dis-leur, toi.

VINCENT. – Alors, vous vous décidez ?

ANTONINE, *sur un ton solennel.* – Décidé ! Tu m'enlèves le mot de la bouche. Voilà, Pierre et moi, avons décidé...

PIERRE, *à la suite d'Alice.* – ... D'unir nos destinées.

FLORIAN. – Comment ? Vous allez vous inscrire ensemble dans une maison de retraite ?

ANTONINE. – Absolument pas. Nous allons nous marier.

MONIQUE, *surprise.* – Vous marier pour de vrai ?

ANTONINE. – Evidemment. On n'est pas au théâtre.

Champagne, s'il vous plaît !

ROBERT. – C'est une blague.

VINCENT. – Robert a raison. Vous ne parlez pas sérieusement.

ANTONINE. – Pourquoi donc ? Je comprends que cela vous étonne mais c'est ainsi.

ALICE. – À vos âges, est-ce bien raisonnable ?

PIERRE. – Alice, à un certain stade de la vie, on ne sait plus trop ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas.

ANTONINE. – Eh bien, vous en faites des têtes ! J'ai l'impression que vous venez de lire une annonce nécrologique.

ALICE. – Il faut nous comprendre. Ce que vous dites est inattendu !

ANTONINE. – Allons bon ! Pas plus que de se retrouver enceinte à quarante-neuf ans !

VINCENT. – Et la mémoire de papa, dans tout ça ?

ANTONINE, *sur un ton péremptoire*. – Mon, fils ! Jules, ton père, a toujours su que j'avais aimé Pierre avant lui. Aujourd'hui, nous sommes veufs et plus rien ne s'oppose à notre union.

ROBERT. – Vous avez raison, faites ce que vous dicte votre cœur.

VINCENT. – Absolument. Je lève mon verre en l'honneur du mariage de ma mère.

ROBERT. – Et de mon père.

Chacun porte sa coupe aux lèvres. La servante revient de la cuisine avec un nouveau verre rempli à ras bord qu'elle boit discrètement près du dressoir.

MONIQUE. – Vous envisagez vous passer la bague au doigt devant le curé ?

PIERRE. – Evidemment. Comme dans tout bon mariage qui se respecte.

ALICE. – Sans vouloir vous vexer, êtes-vous bien certains que les sacrements du mariage soient adaptés aux couples âgés ?

PIERRE. – On ne s'est pas vraiment posé la question, hein Antonine ?

ANTONINE. – Non, cela ne nous a même pas traversé l'esprit.

LA SERVANTE. – Hic !...

FLORIAN, *lisant son smartphone*. – On va vérifier ça tout de suite... Le temps d'ouvrir le site « Catho.com »... Voilà ! On y est... Sacrement numéro 1 : « Je te reçois comme époux pour nous soutenir l'un l'autre, tout au long de notre vie. »

PIERRE. – Tout au long de la vie. Pour, nous ça risque d'être bref.

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE, *qui renchérit*. – Les noces d'or, vous oubliez tout de suite.

LA SERVANTE. – Hic !...

La servante se tient près du dressoir. Elle boit sa coupe de champagne avec difficulté du fait de son hoquet et débute l'exercice prescrit par le médecin, à savoir : bloquer sa respiration et se pincer le nez.

FLORIAN. – Sacrement numéro 2 : « Je te reçois et je me donne à toi pour t'aimer fidèlement dans le bonheur et dans les épreuves. »

PIERRE. – « Je me donne à toi. » Vu mon état, même si j'en avais envie, je ne serais plus capable de donner grand-chose.

ANTONINE. – Je sais, Pierre. Le pire dans la vieillesse, c'est qu'elle nous prive de certains plaisirs en nous laissant l'appétit.

FLORIAN. – Sacrement numéro 3 : « Dans le foyer que vous allez fonder, acceptez-vous la responsabilité d'époux et de parents ? »

PIERRE. – D'époux oui, mais pour ce qui est d'avoir de nouveaux enfants, c'est un peu tard. Hein, Antonine ?

ANTONINE, *visant Alice*. – Vu mon âge, ce serait carrément de la science-fiction.

Les Lajoie rigolent.

VINCENT. – Là-dessus, buvons !

En dehors d'Alice, tout le monde porte sa coupe aux lèvres.

ALICE – Si on profitait d'être réunis pour faire une photo ?

MONIQUE. – Pourquoi pas.

ROBERT. – Excellente idée.

FLORIAN, *levant son smartphone*. – J'ai ce qu'il faut pour vous transformer tous en pixels !

VINCENT. – Vous nous accompagnez, Marion.

LA SERVANTE, *qui reprend son souffle*. – Hic !... Très bien, Monsieur.

VINCENT, *donnant le signal du départ*. – Allons, tout le monde dehors. (*L'assemblée se dirige vers le vestibule. Antonine et Pierre ferment la marche.*) Une naissance sur le tard, un mariage sur le tard. Vous noterez qu'on fait tout tardivement, chez les Lajoie.

Tout le monde sort sauf Pierre qui retient Antonine.

PIERRE. – Antonine ?

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE. – Oui, Pierre !

PIERRE. – Explique-moi ! Je te propose le mariage, tu demandes à réfléchir pendant quelques jours et, tout d'un coup, tu dis oui.

ANTONINE, *tendant de cacher son trouble*. – J'ai mes raisons, Pierre. Ne me demande pas de t'en dire plus.

PIERRE. – Ah ! Les femmes et leurs cachoteries.

ANTONINE. – Embrasse-moi, au lieu de dire des bêtises.

PIERRE. – Avant, laisse-moi t'avouer une chose.

ANTONINE. – Quoi donc, Pierre ?

PIERRE. – Ça fait cinquante-cinq ans que je te rêve en nuisette et ça continue encore, Antonine.

ANTONINE. – Pas possible ! Alors, ton cadeau de mariage est tout trouvé, mon chéri.

Les deux amoureux s'embrassent.

Fin de l'acte

ACTE 2

Un an s'est écoulé. Le décor n'a pas changé, excepté un landau qui a été ajouté. Vincent s'apprête à pénétrer dans le vestibule en emportant des vêtements et une paire de baskets.

VINCENT, *d'un air dubitatif*. – Enfin, Florian, pourquoi m'obliges-tu à porter des vêtements pareils ? J'aurai l'air malin avec ça sur le dos.

FLORIAN, *agacé*. – Tu me pompes l'air, p'pa. J't'ai déjà dit cent fois que tu devais faire un upgrade de ton look. Quand le frerot aura du poil au menton, s'agira pas que ses vieux lui foutent la honte.

VINCENT. – Je n'avais pas pensé à ça, tiens.

FLORIAN. – Tu devais y réfléchir avant de bomber le globe de maman.

VINCENT, *offusqué*. – Florian, enfin !

FLORIAN. – Dépêche-toi de te changer. On ne va pas y passer la journée. Je dois encore t'apprendre les rudiments du langage ado.

Arrivée de la servante par la cuisine.

VINCENT, *ricanant*. – Le langage ado, je vous demande un peu !

LA SERVANTE. – Monsieur ?

VINCENT. – Oui, Marion ?

LA SERVANTE. – Dois-je mettre une bouteille de champagne au frais ?

VINCENT. – Pourquoi cela ?

LA SERVANTE. – Je connais Monsieur. Même quand aucune occasion ne se présente, Monsieur finit toujours par en provoquer une.

VINCENT. – Vous avez raison. Préparez une bouteille, elle servira sûrement.

Vincent entre dans le vestibule pour aller se changer.

Champagne, s'il vous plaît !

LA SERVANTE. – J'ai vu que votre père transportait des vêtements !

FLORIAN. – Oui et alors ?

LA SERVANTE, *vexée*. – C'est à moi de m'en occuper, pas à Monsieur.

FLORIAN. – Vous n'y êtes pas, Marion. C'est moi qui lui ai filé des fringues pour le rajeunir.

LA SERVANTE. – Ooh ! Je suis impatiente de voir Monsieur tout rajeuni.

La servante retourne dans sa cuisine. L'instant d'après, Jane, la jeune fille au pair, arrive par l'escalier.

JANE, *avec un accent anglais*. – Que fais-tu, Florian ?

FLORIAN. – J'essaie de donner un look plus fun à mon paternel ! Y a du taf, c'est moi qui te le dis.

JANE. – « Du taf ? » What's that ?

FLORIAN. – « Du taf », c'est du boulot. Maintenant, mes parents font déjà « vintage », alors, j'te dis pas de quoi ils auront l'air quand le petit usera son falzar sur les bancs de l'école... On cause du petit, il est où en ce moment ?

JANE. – Dans sa chambre. Il dort.

FLORIAN. – On ne l'entend jamais, ce gosse.

JANE. – C'est vrai. Quand j'ai été engagée ici comme jeune fille au pair, je n'imaginai pas devoir m'occuper d'un enfant aussi calme. En Australie, les bébés sont plus remuants.

FLORIAN. – C'est beau l'Australie ! T'as pas le mal du pays ?

JANE. – Si, des fois... Tu veux voir des photos de là-bas ? (*Jane sort d'une poche des photos qu'elle montre à Florian.*) Je les garde sur moi comme porte-bonheur.

FLORIAN. – Ouah ! C'est super-chouette chez toi.

JANE. – Je vis à Bondy Beach, tout près de Sydney !

FLORIAN. – Dis-donc, tu habites un vrai coin de paradis... La nana, en maillot de bain, c'est toi ?

Jane se colle à Florian comme si elle voulait le draguer.

JANE. – À ton avis ?

FLORIAN. – Mais oui, c'est toi.

JANE. – Comment me trouves-tu, sur la photo ?

FLORIAN, *hésitant à dire le fond de sa pensée*. – Plutôt bien...

Champagne, s'il vous plaît !

JANE. – ... Bien roulée, c'est ça ?

FLORIAN. – C'est ça, je cherchais le mot. Super bien roulée, même.

JANE. – Tu peux le dire, tu sais. Dans mon pays, on parle très librement... (*Elle pose sa main sur la cuisse de Florian.*) D'ailleurs, on fait tout très librement.

FLORIAN, *sur le point de succomber.* – C'est vrai ? Fais-moi voir ! (*Se reprenant.*) Attention, mon paternel va se pointer.

JANE. – Ça te dirait, un petit massage, Florian ?

FLORIAN, *surpris.* – Un massage ? J's'ais pas trop. A priori, c'est pas mon truc.

JANE. – Je vais te faire découvrir les finesses du massage tantrique.

FLORIAN. – Tantrique ? C'est quoi, ce machin ?

JANE. – Des gestes hyper sensuels. Tu auras simplement à te laisser faire, ce sera **very exciting** !

FLORIAN. – Dit en anglais, ça donne vraiment envie.

JANE. – Le massage tantrique fait fureur chez nous, en Australie (*Elle tente de l'entraîner vers l'escalier.*) Montons dans ma chambre, je vais te montrer. (*Sur un ton sensuel.*) Ou plutôt, je vais te faire sentir avec mes mains sur ton corps.

FLORIAN. – Ouah ! Rien que l'idée me rend tout « **exciting** ! » Mais ça ne peut pas se faire tout de suite. Il faut d'abord que je m'occupe de mon père.

JANE, *l'œil malicieux.* – Je t'attendrai. Fais vite, Darling !

Jane remonte à l'étage en se déhanchant de manière lascive.

FLORIAN. – Y'a pas à dire. Elles sont vachement « hot » les Australiennes.

Vincent revient par le vestibule. Les vêtements qu'il a revêtus et les baskets qu'il porte sont en complet décalage avec son style habituel. Ceux-ci lui confèrent l'aspect d'un homme décontracté d'une trentaine d'année.

VINCENT. – J'ai l'air malin avec ça sur le dos.

FLORIAN. – Au contraire, t'es top ! Case ta photo sur des sites de rencontre et j'te parie que tu te feras liker grave.

VINCENT. – Liker grave, c'est quoi, ça ?

FLORIAN. – En langage vieux, ça veut dire : se faire aimer, être apprécié. Tu peux aussi dire se faire matcher.

VINCENT, *soudain rayonnant.* – Ah bon ? Tu crois que je plairais encore ?

Champagne, s'il vous plaît !

FLORIAN. – Pas à toutes les nanas, bien sûr. Je pense aux quinquas toutes fripées dont les mecs de mon âge n'ont rien à branler... (*L'air rayonnant de Vincent s'estompe.*) Approche ! Ne reste pas scotché là. On dirait un bolos qui a le seum.

VINCENT. – Un, quoi ?

FLORIAN. – Un ringard déprimé, si tu préfères. Décoince-toi... Plus cool, la dégaine.

Vincent effectue quelques pas en arrondissant ses mouvements, ce qui le rend ridicule.

VINCENT. – Comme ça ?

FLORIAN. – Là, t'es carrément louf ! (*Observant la coiffure de son père.*) Il y a autre chose qui cloche, ta tignasse.

VINCENT. – Comment ça ?

FLORIAN. – Elle fait trop apprêté. Faut te mettre les cheveux en bataille pour te rajeunir la cafetière.

Florian passe ses mains dans la chevelure de son père pour l'aérer.

VINCENT, *se dégageant*. – Florian, tu m'énerves. J'ai horreur d'être décoiffé.

FLORIAN. – T'es pénible des fois, tu sais ! Bon, passons à autre chose : le langage ado.

VINCENT. – Dois-je vraiment l'apprendre ?

FLORIAN. – Evidemment que oui. Réfléchis ! Quand le fiston te causera comme à ses potes, tu comprendras que dalle. Alors, autant t'y habituer tout de suite.

VINCENT, *prenant un carnet pour noter le vocabulaire*. – Bon, je t'écoute.

FLORIAN. – La première phrase qu'il dira le matin, du moins s'il ne fait pas la gueule, c'est : « Wesh, p'pa. Wesh, m'man ! »

VINCENT, *le regard interrogatif*. – Wesh ?

FLORIAN. – Wesh, ça veut dire : « Bonjour. » Ou : « Comment vas-tu ? »

VINCENT. – Mais quand le petit aura grandi, les mots auront changé.

FLORIAN. – Et alors ? Ce sera plus cool d'apprendre les nouveautés si t'es déjà familiarisé avec le parler actuel. Dans dix ans, j'n'aurai pas envie de te voir bader. (*Constatant le regard interrogatif de son père.*) On dit « bader » pour signifier qu'on a raté quelque chose. Exemple : j'ai trop badé l'examen de math, ça craint pour la suite !... Et « kiffer », tu sais ce que c'est ?

ANTONINE. – Non. Fumer un joint ?

FLORIAN. – Pas du tout. Ça veut dire : « Apprécier, prendre du plaisir à quelque chose. »

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – Donc, si je bois du champagne avec des copains, je peux dire : « Je ne sais pas vous mais, moi, je kiffe. »

FLORIAN. – Dis plutôt : « Je kiffe grave » ou « Je m'enjaille ». C'est quasiment pareil.

VINCENT. – Je mange quoi ?

FLORIAN. – « Je m'enjaille. » Ça veut dire : « Je m'éclate, je m'amuse. »

VINCENT, *l'air narquois*. – Quand je sortirai aux Laguigne : « Mes amis, je m'enjaille. » Ce sera génial.

FLORIAN. – Remplace « génial » par « oufissime ». Ça fait plus tendance.

VINCENT, *tout en annotant dans son carnet*. – C'est aussi à retenir, ça.

FLORIAN. – Un autre exemple : tu te balades avec le frerot devenu ado. En chemin, vous croisez une bonne-femme et il te sort : « P'pa, regarde la meuf qui a la banane. C'est dar. » Tu penses à quoi ?

VINCENT. – Je ne sais pas, moi. À une bonne femme qui a faim et qui mange une banane.

FLORIAN. – Pas du tout. « Avoir la banane », c'est arborer un grand sourire.

VINCENT. – Ah bon ?

FLORIAN. – Attention, faut pas confondre « avoir la banane » et « avoir la patate ». « Avoir la patate », c'est être en forme

VINCENT. – Tu me rends fou avec ton verbiage !

FLORIAN. – Dis plutôt que ça te rend « ouf ».

VINCENT, *singeant son fils*. – Ouf ! Ouf !... Pas évident le parler jeune.

On sonne à la porte d'entrée.

FLORIAN. – Y'a pas de secret. C'est comme pour les langues étrangères, faut se rentrer le vocabulaire dans le ciboulot. J'voudrais que le frerot soit fier de ses parents et qu'il dise à ses potes : « Mes vieux et moi, on fitte. »

VINCENT, *notant dans son carnet*. – « On fitte ! » C'est nouveau, ça ?

FLORIAN. – Non. C'est pour souligner que le courant passe bien.

Arrivée de la servante qui livre passage à Robert.

VINCENT. – Wesh, Robert !

ROBERT, *interloqué*. – Pardon ?

VINCENT. – Excuse-moi, ça m'est venu tout seul. Je voulais dire : bonjour, Robert.

Champagne, s'il vous plaît !

FLORIAN. – Bien, p'pa ! Tu apprends vite.

LA SERVANTE, *admirative*. – Ouah !

VINCENT. – Qu'y a-t-il, Marion ?

LA SERVANTE. – Que Monsieur est beau avec ses nouveaux habits et ses nouvelles chaussures !

FLORIAN. – Ah, tu vois !

VINCENT. – Vous trouvez, vraiment ?

LA SERVANTE. – Monsieur paraît nettement moins vieux. Très nettement, même.

VINCENT, *un rien vexé*. – Merci pour le compliment, ça fait plaisir à entendre.

LA SERVANTE. – Oh ! Moi, j'dis ça, j'dis rien. Hum ! Dois-je mettre une bouteille de champagne au frais, Monsieur ?

VINCENT. – Quelle question ! Vous savez bien que chez nous, le champagne doit toujours être prêt à être servi.

LA SERVANTE. – Excusez-moi. J'avais oublié, monsieur.

La servante retourne dans sa cuisine.

FLORIAN. – J'ai soif. Quelqu'un veut boire quelque chose ?

VINCENT. – Non et toi Robert ?

ROBERT. – Moi non plus, merci. (*Florian part à son tour à la cuisine.*) Dis-moi. Tu te prépares pour le carnaval ?

VINCENT. – Figure-toi que mon fils veut faire de moi un père up-to-date. Comment me trouves-tu ?

ROBERT, *pas fort enthousiaste*. – Ben... Je ne sais pas, moi.

VINCENT. – Rassure-toi, je ne garderai pas longtemps ces fringues sur moi. Qu'est-ce qui t'amène, mon bon Robert ?

ROBERT. – Je viens te montrer ma nouvelle voiture.

VINCENT. – Ah, on te l'a enfin livrée ! C'est ouffissime... Enfin, je veux te dire, c'est formidable.

ROBERT, *modeste*. – Oh, c'est un petit modèle qui n'a rien d'original. Tu veux la voir ?

VINCENT. – Et comment donc !

ROBERT. – Viens, je suis garé devant chez toi.

Champagne, s'il vous plaît !

VINCENT. – Allons-y. Je m'enjaille d'avance... (*Voyant le regard interrogatif de son voisin.*) Je sais, j'ai l'air d'un louf à parler ainsi. Florian a aussi dans l'idée de m'initier au langage ado. Je t'expliquerai... Va à ta voiture. Je me change en vitesse et je te rejoins.

Vincent et Robert sortent par le vestibule. Robert se dirige vers la gauche où se trouve la porte d'entrée tandis que Vincent part à droite pour aller se changer. Antonine revient par la porte vitrée. Au même moment, Florian sort de la cuisine avec une boisson.

ANTONINE. – Florian !

FLORIAN. – Oui, mamie ?

ANTONINE. – Il me semble que tu passes beaucoup de temps dans la chambre de Jane. Je te signale qu'elle est ici avant tout pour s'occuper du petit, pas de toi.

FLORIAN. – Ce n'est pas ça que tu crois... (*Il cherche une justification.*) Hum !... Voilà ! Je lui fais répéter son vocabulaire quand elle revoit ses cours de français.

ANTONINE, *l'œil malicieux* – Elle les revoit souvent, dis-donc.

FLORIAN, *l'air décontenancé*. – Oui. Jane est très appliquée et cherche toujours à se perfectionner.

ANTONINE. – Un conseil : lors de vos révisions, Jane et toi feriez bien de vous arrêter à l'expression « prendre ses précautions », si tu vois ce que je veux dire.

FLORIAN, *qui saisit l'allusion et répond un peu penaud*. – J'y penserai, mamie.

ANTONINE. – Avec tout ça, qu'elle n'oublie pas de s'occuper du petit.

FLORIAN. – Tu peux compter sur elle. Qu'est-ce qu'il est triste, ce mioche !

ANTONINE. – On ne peut pas mieux dire. L'exact opposé de son père qui, au même âge, était toujours souriant et de bonne humeur.

FLORIAN. – Ce moutard n'a pas six mois et il a déjà l'air d'avoir le spleen. Je me demande s'il est bien connecté au niveau des neurones.

ANTONINE. – Allons bon. Dans la famille, il n'y a jamais eu de malades mentaux.

FLORIAN. – Véronique lui a quand même fait passer des examens neurologiques à l'hosto ! Tu sais, mamie, quand les parents ne sont plus de première jeunesse, la transmission des caractères génétiques peut bugger grave. C'est comme en cuisine. Pour faire une mayonnaise, faut des bons œufs et une huile fraîche.

On sonne à porte d'entrée.

ANTONINE. – Allons Florian, ne parle pas comme ça de tes parents.

FLORIAN. – J'ai aussi vu sur Internet que ça pouvait merder dans les gènes à cause des grands-parents.

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE, *dont le visage se crispe*. – Qu'est-ce que tu racontes ?

FLORIAN. – Tu ne le savais pas ? Par exemple, quand un couple de blancs met au monde un petit black, bien souvent, un des grands-parents l'est aussi. (*Florian remarque Jane sur le palier.*) Bon, j'remonte dans ma piaule.

Florian prend l'escalier.

ANTONINE, *cherchant à se rassurer*. – Ce n'est pas possible. Il exagère, Florian, avec sa génétique... (*Soudain inquiète.*) Et si c'était vrai ?... Je n'ose y penser !

La servante introduit le docteur et repart dans le vestibule.

LE DOCTEUR. – Bonjour, Antonine.

ANTONINE. – Véronique ! On parlait justement de toi avec Florian.

Sortie de la servante qui retourne dans sa cuisine.

LE DOCTEUR. – Je peux parler à Alice ?

ANTONINE. – Tu tombes mal. Elle fait les boutiques avec la voisine.

LE DOCTEUR. – J'avais une consultation tout près d'ici, j'en ai profité pour apporter les résultats des examens du petit.

ANTONINE. – Qu'en est-il ?

LE DOCTEUR. – Tout est normal.

ANTONINE. – Tant mieux, mais, alors, ça vient d'où cet air apathique ? Personne n'a jamais vu ce bébé rire aux anges, comme le font les autres. Dans notre famille, les enfants ont toujours été dynamiques et enjoués. Je me suis renseignée, du côté d'Alice, c'est pareil. Alors ?

LE DOCTEUR. – Ce n'est qu'un nourrisson, Antonine. Laissons-lui le temps de grandir.

ANTONINE. – Se peut-il que l'âge des parents y soit pour quelque chose ?

LE DOCTEUR. – Il arrive que des parents âgés engendrent des enfants fragiles. Mais rien n'indique que ce soit le cas ici.

ANTONINE, *hésitant à poursuivre*. – Hum ! Une autre question me brûle les lèvres : se peut-il que certains caractères génétiques sautent une ou plusieurs générations ?

LE DOCTEUR. – C'est fort possible. Pourquoi ? Je te sens inquiète !

ANTONINE, *donnant le change*. – Pas du tout. Ces questions m'intéressent, tout simplement. La nature humaine est si fascinante !

LE DOCTEUR, *qui n'est pas dupe*. – Ecoute, nous nous connaissons depuis toujours, Antonine. Alors, si tu veux me parler, fais-le sans détour.

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE, *solennelle*. – Il est des réalités qu'il vaut mieux taire et garder pour soi, Véronique.

LE DOCTEUR. – Oh, je sens qu'il y a un lourd secret, là-dessous. Tu sais, ce qui n'ose se dire dans une famille est souvent source de bien des tourments pour les générations à venir.

ANTONINE. – Je sais, Véronique.

LE DOCTEUR. – En plus la vérité éclate généralement au moment où l'on s'y attend le moins.

ANTONINE. – Je sais cela aussi.

LE DOCTEUR. – Au fait, je ne vois plus Pierre à mes consultations. Je dois régulièrement l'ausculter, qu'il ne l'oublie pas.

ANTONINE. – Veux-tu que j'aille le chercher ? Il fait sa sieste, en ce moment.

LE DOCTEUR. – Non, je dois partir. Rappelle-lui qu'il doit faire de l'exercice, une petite marche quotidienne suffit.

ANTONINE. – Cela tombe mal, Pierre a une sainte horreur de la marche. J'ai d'ailleurs un mari allergique à tout mouvement. Depuis dix mois que nous sommes mariés, les seules fois où nous sortons ensemble, c'est pour aller à des enterrements.

LE DOCTEUR. – Pas très rigolo, tout ça.

ANTONINE. – Et encore, on se limite à ceux qu'on ne peut pas éviter. Monsieur a horreur des enterrements. Sais-tu pourquoi ?

LE DOCTEUR. – Parce que ça lui sape le moral ?

ANTONINE. – Non, parce qu'il doit se déplacer à pied, tout simplement. Sa mauvaise humeur est proportionnelle à la distance qui sépare l'église du cimetière. Une fois que j'en avais marre, je lui ai dit : « Le seul enterrement où je ne t'entendrai plus pester, ce sera le tien. Ce jour-là, tu bénéficieras d'une voiture avec un chauffeur pour toi tout seul. »

LE DOCTEUR. – Les Laguigne ont tous une personnalité amorphe, c'est bien connu. Pourquoi l'avoir épousé, si son caractère ne te convient pas ?

ANTONINE, *coupant court*. – J'avais mes raisons, Véronique.

LE DOCTEUR. – Et une énigme de plus, une ! Décidément tu les collectionnes... Le silence a ses limites, penses-y... Bon, je te laisse.

ANTONINE. – Je dirai à Alice que tu es venue.

LE DOCTEUR. – Merci, Antonine. Surtout, prends bien soin de toi.

Sortie du docteur.

Champagne, s'il vous plaît !

ANTONINE, *songeuse*. – Elle a raison. On croit le passé enterré, voilà qu'il ressurgit. (*Pestant.*) Et Vincent qui n'est jamais là quand je veux lui parler.

PIERRE, *arrivant par l'escalier*. – Qui était-ce ?

ANTONINE. – Véronique qui passait dire bonjour (*Détournant la conversation.*) Tu as fait une longue sieste, dis-donc.

PIERRE, *le visage inexpressif*. – Oui et je suis soulagé de l'avoir terminée.

ANTONINE. – Soulagé, pourquoi ?

PIERRE. – Quand on est vieux, pouvoir se réveiller prouve qu'on n'est pas encore mort.

ANTONINE. – Tu n'as rien de plus agréable à penser ? T'es bien un Laguigne, toi.

PIERRE. – Je ne peux mal de l'oublier, tu me le répètes tous les jours.

ANTONINE, *solennelle*. – Pierre, j'ai quelque chose à t'avouer.

PIERRE. – Oh, cet air grave ne me dit rien qui vaille.

ANTONINE. – Ce matin, as-tu bien pris tes pilules pour le cœur ?

PIERRE. – Oui. Pourquoi tu me demandes ça ?

ANTONINE. – Tu comprendras tout de suite. Allons sur la terrasse, nous serons mieux pour parler.

PIERRE, *sur le ton du désespoir*. – Si c'est pour demander le divorce, dis-le tout de suite.

ANTONINE. – Divorcer à nos âges alors qu'on vient de se marier. Que vas-tu imaginer ?

PIERRE. – Ben, je ne sais pas, moi.

ANTONINE. – Allons, viens.

Antonine prend Pierre par le bras et l'entraîne à l'extérieur par la porte vitrée. Alice surgit du vestibule les bras chargés de sacs de vêtements de marque. Monique l'accompagne en portant un seul sac.

ALICE. – C'est chouette d'avoir fait les boutiques ensemble, non ?

MONIQUE, *timidement*. – Oui.

ALICE, *sortant une robe de son emballage*. – Regarde-moi cette merveille... As-tu vu la finesse de la soie ? Vincent sera enchanté. (*Les pleurs de l'enfant se font entendre en provenance de l'étage.*) Et toi, montre-moi ce que tu as acheté ! (*Monique sort du sachet un pyjama aux couleurs criardes avec des grosses pantoufles kitch.*) Penses-tu vraiment que cela plaira à Robert ?

MONIQUE. – Je crois. Il apprécie tout ce qui n'est pas en Pilou.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Le petit pleure ! Qu'est-ce qu'elle fiche, Jane ? (*Appelant tout en déposant ses sachets de vêtement derrière la porte.*) Jane !... Jane !

JANE, *arrivant sur le palier avec les cheveux ébouriffés et à moitié déshabillée.* – Oui, Madame ?

ALICE, *parlant sans porter son regard vers le palier.* – L'enfant, vous n'entendez pas ?

JANE. – Je m'en occupe tout de suite, Madame.

Jane disparaît du palier.

ALICE. Dis-moi, tu as de nouveau cet air tristounet que je te connaissais l'an dernier. N'y aurait-il pas encore du Ricardo là-dessous ?

MONIQUE. – Ça me gêne de t'en parler, Alice.

Les pleurs de l'enfant cessent.

ALICE. – Allons, vide ton sac une bonne fois pour toutes, ça te soulagera. (*Monique se met à sangloter.*) Voilà, le petit cesse de pleurer et c'est toi qui t'y mets.

MONIQUE, *des trémolos dans la voix.* – L'an dernier, il est venu rénover notre portail et comme le boulot a été bien fait, Robert lui a demandé de repeindre toutes nos barrières extérieures.

ALICE. – Que s'est-il passé entre vous deux ?

MONIQUE. – Au début, rien du tout. Quand Ricardo venait travailler, je fuyais ma cuisine pour ne pas le voir et éviter de retomber sous son charme. Le problème, c'est qu'à cette période de l'année, la chaleur était suffocante, alors il venait frapper à la porte pour se faire offrir à boire. Moi, je lui ouvrais. Qu'est-ce que tu veux, je n'allais pas le laisser mourir de soif.

ALICE. – Robert pouvait très bien s'en occuper.

MONIQUE. – Il était en tournée pour vendre ses articles de pêche.

ALICE. – Sans se figurer que sa femme était sur le point de pêcher un gros poisson.

MONIQUE. – À chaque fois qu'on se retrouvait, son regard se faisait insistant et, moi, ça me faisait littéralement fondre. Je ne sais pas comment t'expliquer, c'était comme si une chaleur délicieuse envahissait mon corps.

ALICE. – Désir de femme est un feu qui dévore. (*Jane descend le bébé emmitoufflé dans une couverture et le dépose dans les bras de sa mère. L'enfant lui-même n'est jamais vu du public.*) Merci, Jane. Vous pouvez préparer le biberon.

JANE. – Je m'en occupe tout de suite, Madame.

ALICE. – Il s'est rendormi... (*S'adressant à son amie.*) Continue !

Jane se rend à la cuisine.

Champagne, s'il vous plaît !

MONIQUE. – Un jour, arriva ce qui devait arriver.

ALICE. – Tu as craqué ?

MONIQUE, *se mettant à pleurer*. – Oui ! Le lendemain, il est venu m'expliquer qu'il était pris de remords. Je lui ai répondu que moi aussi. Alors, nous avons décidé d'en rester là et de ne plus recommencer.

ALICE. – Avez-vous tenus vos bonnes résolutions ?

MONIQUE, *éclatant une nouvelle fois en sanglots*. – Non. Il y a deux mois, nous avons de nouveau craqué.

ALICE. – Bref, vous n'arrêtez pas de craquer.

MONIQUE. – Il était venu vérifier si la couleur tenait bien sur le fer forgé.

ALICE. – Et elle tenait ?

MONIQUE, *nouvelle crise de larmes*. – Oui, mais c'est nous qui n'avons pas tenu.

ALICE, *sur un ton fataliste*. – La vertu des femmes est à la merci des tentations des hommes, c'est bien connu.

MONIQUE. – J'ai honte d'avoir trompé Robert.

ALICE. – Il est tout de même un peu responsable de ce qui est arrivé.

MONIQUE. – Je ne vois pas en quoi.

ALICE. – Tu m'excuseras mais laisser sa femme seule avec un homme sculpté comme un apollon, c'est un peu chercher à se faire cocu soi-même.

MONIQUE. – Maintenant, Ricardo et moi avons juré de ne plus recommencer... La prochaine fois, il enverra un de ses copains à sa place.

ALICE. – Comme on dit : « Rien ne sert de tenter le diable. »

Jane revient de la cuisine avec le biberon.

ALICE. – Merci, Jane. Laissez, je m'en occupe.

JANE. – Comme vous voudrez, Madame.

Jane monte à l'étage.

ALICE. – Eh bien, dis-donc. Je n'aurais jamais cru cela de toi

MONIQUE. – Moi non plus, je ne me reconnais plus, Alice.

Champagne, s'il vous plaît !

ALICE. – Je vais donner le biberon sur la terrasse. Tu m'accompagnes ?

MONIQUE. – Volontiers.

Monique et Alice sortent par la porte vitrée en poussant le landau avec l'enfant. Retour de Vincent et de Robert par le vestibule.

VINCENT. – Pas mal, ta nouvelle bagnole. Le coffre est spacieux pour un aussi petit modèle.

ROBERT. – C'est ce qui m'a décidé à l'acheter. J'ai besoin de place pour caser mes cannes à pêche.

VINCENT. – As-tu trouvé une solution pour le garage ?

ROBERT. – Oui, j'ai décidé de l'aménager dans notre ancienne grange. Je demanderai à Ricardo de s'en occuper.

VINCENT. – Encore, Ricardo ! Décidément, tu ne sais plus t'en passer.

ROBERT. – Surtout pas un mot à Monique, je lui en ferai la surprise. Tu sais, elle n'a rien trop dit pour la rénovation du portail, mais j'ai bien vu qu'elle était rayonnante. (*Naïvement.*) C'est étonnant comme un simple travail de peinture peut rendre une femme heureuse.

VINCENT, *d'un air taquin.* – Est-ce la peinture ou le peintre qui la rend heureuse ?

ROBERT. – Qu'est-ce que tu racontes ?

VINCENT. – Je ne sais pas, moi. Il est plutôt beau mec, Ricardo.

ROBERT. – Et alors ? Monique ne regarde pas les hommes, voyons ! Une fois, je lui ai demandé, pour la charrier : « Il n'est pas mal, hein, Ricardo ? » Elle a rougi, mon vieux. On aurait dit une pivoine. Non, ma Monique est tellement timide que, si je lui amenais le plus bel homme de la terre, ça la laisserait de marbre.

VINCENT. – Méfie-toi de l'eau qui dort.

ROBERT. – Pas elle, Vincent, pas elle ! Tu sais, je connais bien ma femme... Je vais te dire un truc. Une nuit, je l'ai entendu dire, pendant son sommeil : « Viens, Ricardo. Montre-moi ton gros marteau-piqueur. »

VINCENT. – Ah, tu vois ? La phrase parle d'elle-même.

ROBERT. – C'est la preuve que, même quand elle dort, Monique pense boulot.

VINCENT, *ébahi par la naïveté de son ami.* – Sacré Robert, va.

**Pour obtenir la fin de la pièce, n'hésitez pas à écrire à l'auteur :
charlesistace56@gmail.com**